

PAGES
MANQUANTES

L'Institut Agricole d'Oka

Les religieux et la science agricole. — L'école d'Oka, ses débuts, ses développements, l'Institut Agricole. — Nécessité des études scientifiques en agriculture. — Organisation générale des cours. — Carrières ouvertes aux agronomes. — Avantages que présente l'Institut pour la formation professionnelle de ses élèves.

De tout temps il y eut des écoles attachées aux monastères. L'histoire est là pour attester qu'à certaines époques la science dut même se réfugier à peu près exclusivement dans les cloîtres.

Les religieux de Cîteaux contribuèrent largement, pour leur part, à cette grande oeuvre de conservation. Plusieurs bibliothèques de la France et des autres pays de l'Europe abondent en manuscrits ou livres imprimés, fruits des veilles de ces savants et consciencieux travailleurs.

Voués par état à l'agriculture les Trappistes étaient, en outre, naturellement désignés pour enseigner au peuple la théorie et la pratique de cette science.

Ils le firent toujours avec un zèle inlassable, s'estimant heureux de pouvoir perpétuer à travers les âges les bienfaites traditions de leurs devanciers, les grands ordres agriculteurs plus anciens.

En effet, quand Chateaubriand écrit : "Les moines furent réellement les pères de l'agriculture, et comme laboureurs eux-mêmes, et comme les premiers maîtres des laboureurs; . . . le paysan apprit dans les monastères à restaurer la glèbe, et à fertiliser le sillon" — ces paroles ne sont que l'expression fidèle de la plus exacte vérité.

"Prenez la carte de l'Europe, n'a pas craint d'affirmer Mgr Gibier, évêque de Versailles, parcourez tous les climats et tous les peuples, interrogez l'histoire de leurs origines agricoles, et dites quel est le pays où la bêche du moine n'a pas passé la première? En Flandre et en Hollande, les religieux dessèchent

les marais, endiguent la mer, contiennent les alluvions et fertilisent les sables. En Angleterre, les disciples du moine Augustin font de ce pays, dès le XI^e siècle, le pays le mieux labouré, le mieux cultivé et le plus riche. En Allemagne, saint Boniface et ses disciples, les Bénédictins de Fulda, défrichent à eux seuls un terrain de seize lieues de circonférence, comptent jusqu'à dix-huit mille métairies, et plantent le Johannisberg, le Tokay et les meilleurs vignobles du Rhin. Les moines du mont Cassin fertilisent le Midi; et les Cisterciens, le nord de l'Italie. En Espagne, les moines plantent les premières vignes et les premiers orangers, et les bergeries des couvents donnent naissance à l'industrie des laines. En Suède, en Pologne, dans les contrées forestières et marécageuses du Nord, les moines transforment le sol."

"En France? poursuit l'éloquent conférencier, qui a percé les forêts? Qui a desséché les marais? Qui a dirigé les cours d'eau? Qui a fertilisé les plaines, les coteaux, le sommet des montagnes? Qui a fait de la France un jardin où poussent à l'envi le blé et la vigne, ces deux substances qui sont l'aliment royal des peuples civilisés? Qui a fait de la France une corbeille de fleurs et de fruits? Les moines! Ils ont mis en culture le tiers de ce vaste territoire, ils ont fondé les trois huitièmes de ses villes et de ses villages."

Parcourez toute l'Europe, et indiquez-nous la contrée où la charrue des moines n'a pas précédé la charrue des laïques? "Assurément, disait déjà Montalembert, nous attendrons longtemps la réponse".

Et non seulement les religieux par leurs immenses travaux ont ressuscité l'agriculture; ils ont aussi, par leur science, réhabilité cet art tombé et discrédité. Ils nous ont conservé les traités des anciens, les livres de Varron, de Caton et de Columelle. On retrouverait facilement dans les publications des premiers écrivains agricoles des temps modernes, maints procédés empruntés à l'agriculture romaine qui avaient été conservés uniquement dans les monastères. Un des plus curieux, semble-t-il, parmi ces ouvrages, est le *Théâtre d'Agriculture et de Ménage des champs*, d'Olivier de Serres, publié en 1600. Ces moines avaient une connaissance étonnante de la nature du sol,

des phénomènes de l'atmosphère et de la science hydraulique. Ils en ont laissé partout des traces prodigieuses. C'est à eux que nous devons le froment et les meilleurs vignobles de l'Europe; à eux qu'il faut faire l'honneur de la première culture du murier, du chanvre et du lin, et de la transformation industrielle de ces matières. Ils furent, ces moines anciens, d'éminents horticulteurs, d'éminents apiculteurs et arboriculteurs.

La chose n'est donc pas niable. Les moines ont possédé à un haut degré la science agricole.

“Ils ont fait mieux, écrit encore Mgr Gibier. Cette science, ils l'ont répandue et popularisée. Aujourd'hui nous créons des fermes-écoles, des fermes modèles ou expérimentales, et des instituts agronomiques. Ce n'est pas mal. C'est même fort bien. Remarquons seulement que les moines ont fait cela avant nous et mieux que nous. Cîteaux, Cluny, Luxueil et toutes les abbayes de l'Europe n'étaient pas uniquement, il y a six cents ans, des centres de piété et d'érudition; c'étaient encore des centres de culture, de vrais instituts agronomiques, semblables à ceux que nous essayons d'établir”.

Mais quelque intérêt que puisse présenter une vue rétrospective des services rendus à l'agriculture par les moines, il suffira, pour ne pas nous attarder, de constater ici que les Trappistes, en particulier, n'ont pas perdu de nos jours ce génie utile. Plusieurs florissantes écoles, conduites par eux en Europe, dans l'Asie et dans l'Afrique, en sont des preuves vivantes pour ainsi dire.

Et plus près de nous, leur école d'Oka n'en est pas une moins frappante manifestation.

* * *

Etablis sur le bord du lac des Deux-Montagnes, au mois d'avril de l'année 1881 — grâce à la libéralité de la société de Saint-Sulpice, et de M. l'abbé René Rousseau, leur principal bienfaiteur — les Cisterciens se mirent immédiatement à la disposition du peuple de nos campagnes. Leur habileté à tirer profit de terres jusque-là incultes fut remarquée. Des hommes de

tout âge demandaient à travailler avec eux, afin de prendre contact avec leurs excellentes méthodes de culture.

Ce fut l'embryon d'une école, bientôt assez prospère pour que le gouvernement provincial songeât à la prendre sous sa protection.

Le 8 mars 1893, l'honorable Louis Beaubien, alors ministre de l'Agriculture, écrivait au Révérend Père Abbé de Notre-Dame-du-Lac, Dom Marie-Antoine Oger, pour arrêter de concert avec lui les conditions de l'établissement définitif de cette école.

L'oeuvre, depuis lors, n'a pas cessé de fonctionner et de progresser. Aux services administratifs, aux exploitations agricoles et aux industries connexes, on peut dire qu'elle a fourni dès ses débuts plusieurs sujets d'une compétence avouée de tout le monde.

Entre temps, une poussée vigoureuse s'opérait dans le sens de l'amélioration de notre système d'enseignement à tous ses degrés et dans ses diverses spécialités. L'instruction agricole, heureusement, ne fut pas oubliée. On voulait la propager davantage, la mieux adapter aux besoins de l'heure présente, en agrandir et en varier les cadres, lui donner du relief et la rendre désirable même aux classes plus instruites; — en élever, pour cela, le niveau et lui permettre d'ouvrir à l'élite de ses contingents les portes d'une carrière qui ne serait inférieure à aucune autre.

Ces préoccupations se manifestaient à la fois dans des articles de journaux et de revues, dans les délibérations des parlements, dans les congrès et les cercles agricoles. Sur les voies et moyens, l'opinion publique se partageait parfois. Sur le but à atteindre, il y avait unanimité complète.

Cette période de recherches et d'élaboration qui durait depuis de trop longues années, vient enfin d'avoir une heureuse issue.

Pendant l'hiver de 1907, à la demande de l'honorable Jules-Louis Allard, ministre de l'Agriculture, comme aussi sur la pressante sollicitation des autorités religieuses et aux applaudissements du Comité Catholique du Conseil de l'Instruction Publique, l'École d'Agriculture d'Oka se prêtait de grand cœur à une réorganisation foncière, qui conserverait de son passé ce qu'une longue pratique expérimentale avait démontré effectif

et profitable, et grefferait sur cet acquis tous les développements et les améliorations jugés utiles, au double point de vue d'une installation matérielle plus moderne et d'un programme d'étude mieux compris.

Mais, comme le faisait déjà remarquer en 1905, M. J.-C. Chapaïs, l'un des principaux zéloteurs du perfectionnement de l'industrie agricole dans notre province, "des désirs plus ambitieux encore occupaient, depuis longtemps, l'esprit de nos économistes, et surtout de ceux qui s'y entendent le mieux à discuter les questions d'éducation, nos prêtres et nos religieux". On voulait voir cet enseignement se hisser officiellement jusqu'au degré supérieur ou universitaire. Dès l'année 1893, par exemple, un voeu en ce sens, présenté par feu l'abbé Montminy, avait été adopté au congrès des cultivateurs tenu à Québec. En 1901, un voeu semblable était émis par les Missionnaires Agricoles réunis en convention publique à Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Renouvelé en 1902 et en 1906, ce désir persistant fut à la fin accompagné d'une demande expresse d'affiliation universitaire, adressée à l'Ecole d'Oka, au mois de décembre de cette dernière année 1906, par M. le chanoine Bélanger, en sa qualité de président des Missionnaires Agricoles.

Pour hardie qu'elle fût, cette louable et juste ambition a pu elle aussi se réaliser. L'Université Laval n'a pas hésité à faire bénéficier de son prestige et de ses grades académiques l'Ecole réorganisée d'Oka. L'affiliation longtemps convoitée est un fait accompli. Elle existe depuis le 25 mars dernier, quatre jours à peine après que la faveur eût été sollicitée.

Un régime nouveau entre donc, cette année, en opération. L'institution complètement transformée inaugure le fonctionnement de ses améliorations. Elle est prête à poursuivre non seulement ses cours, sensiblement modifiés, des degrés préparatoire, élémentaire et secondaire; mais aussi à donner un cours supérieur à ceux de ses élèves qui seraient en mesure de l'aborder immédiatement.

L'Ecole prend, en même temps, un nom plus en harmonie avec le caractère scientifique auquel atteindra désormais le degré supérieur de son enseignement. Pour répondre à de très hono-

rables et judicieux conseils, elle s'appellera à l'avenir: l'Institut Agricole d'Oka.

* * *

C'est vraiment une ère nouvelle qui commence. Innovation bienfaisante et du plus haut intérêt public, puisqu'elle est destinée à relever la plus noble peut-être des professions, et dans tous les cas—selon la pensée de Washington—*la plus utile* à la prospérité générale d'une nation. La richesse d'un pays, comme le nôtre surtout, se mesure aux progrès de son agriculture. N'est-il pas évident que cette industrie, la seule qui soit apte à fabriquer de la matière vivante, en transformant la matière inorganique en matière organique, a des connexions intimes avec la circulation des capitaux et le bien-être de la population? Est-ce que les "bonnes années" du cultivateur ne font pas les "bonnes années" des industriels, des commerçants, et par suite les triomphants surplu des trésors publics?

Espérons que les amis sincères de notre développement national comprendront toute la justesse de cette vérité économique, trop méconnue jusqu'ici; et qu'ils s'efforceront d'orienter vers l'Institut Agricole d'Oka des recrues plus nombreuses, choisies de préférence parmi les mieux doués des jeunes gens de toutes les paroisses rurales de la Province de Québec.

De son côté, stimulé par l'importance de sa tâche, l'Institut ne négligera rien pour mériter la confiance publique, et pour favoriser sans cesse les intérêts bien entendus de l'agronomie et de l'économie rurale.

Il n'y a pas à se le dissimuler, avant longtemps les cultivateurs de nos vieilles provinces seront acculés à la nécessité de se livrer à l'exploitation de plus en plus intensive du sol, car ils devront produire beaucoup et à prix aussi réduit que possible.

A leurs côtés, on le constate tous les jours, l'agriculture ne reste pas stationnaire et inactive; elle perfectionne rapidement ses procédés cultureux, elle augmente ses rendements, améliore ses produits, et devient une concurrente redoutable.

Pareille situation n'est certainement pas exempte de périls. Pour conjurer ce danger, l'énergie et le labeur physique des tra-

vailleurs du sol demeureraient impuissants, s'ils n'étaient secondés par les enseignements de la science, par l'esprit d'observation et d'initiative, sans lesquels il est impossible de vivifier la routine traditionnelle pour la rendre plus productive.

Telles étaient, au reste, les conclusions énoncées, dans un de ses récents discours, par l'ancien ministre de l'Agriculture, l'honorable Jules-Louis Allard.

L'agriculture, disait-il en substance, a été trop longtemps jugée une affaire de routine. Ce que faisait le père, le fils semblait le devoir faire en ne se basant que sur les précédents, sans se demander si la science qui rend tant de services dans les autres sphères de l'activité humaine, ne pourrait pas apporter aussi une part de ses bienfaits à la classe agricole. Heureusement que ce fatal préjugé s'en va. On commence à admettre pour l'agriculture, comme pour les autres carrières, le besoin d'études professionnelles tout-à-fait sérieuses.

En effet, le temps est assez loin où l'on croyait ferme que le travail du sol et l'exploitation des diverses industries agricoles n'étaient qu'un vulgaire métier, une série d'opérations et de corvées purement mécaniques; que seul le travail des bras y était de rigueur, mais que la science et la technologie n'avaient à peu près rien à y faire.

On le comprend maintenant: l'agriculture est beaucoup plus. Nul ne peut prétendre y exceller sans de fortes études préalables.

La science agronomique est aussi indispensable au cultivateur, que le sont les sciences médicales ou légales au médecin ou à l'avocat.

Quelqu'un en veut-il la très simple démonstration?

Pour produire dans les meilleures conditions possibles, économiquement et abondamment, des oeufs, du lait et de la chair, il importe, n'est-ce pas, de connaître les éléments constitutifs de ces divers produits? Autrement, comment fournir à l'animal producteur, poule, boeuf ou porc, une alimentation renfermant les substances susceptibles de donner, par leur transformation chimique dans le corps de l'animal, la plus grande quantité de lait, de chair ou d'oeufs? Et de même, les aliments destinés à être ainsi transformés, étant eux-mêmes produits par le sol grâ-

ce encore à la transformation, dans les végétaux qui servent à nourrir l'animal, des matières chimiques, azote, potasse, calcaire, phosphate, etc., déposés au sein de la terre par la nature ou par des moyens artificiels,—il faut savoir obtenir, dans une ferme donnée, la permanence de ces substances diverses, ou savoir les y mettre, afin qu'elles puissent passer du sol à la plante, avant que de passer de la plante à l'animal, et de l'animal dans ses produits.

C'est la grande loi des transformations. Loi générale, loi essentielle et fondamentale; elle se retrouve partout en agriculture.

Pour l'avoir ignorée, autre exemple de la nécessité des études scientifiques, certaines localités produisent aujourd'hui des animaux débiles et dégénérés, dont l'ossature ne peut plus remplir le rôle que la Providence lui avait assigné. On ne savait pas que la texture de l'os exige de la chaux et du phosphate; que les animaux conséquemment devaient puiser ces deux éléments dans leur nourriture, dans leur provende; et que la terre appauvrie par un mauvais assolement, se trouvant à la fin dénuée de calcaire et de phosphate, ne pouvait plus fournir ces substances à la plante, et par elle à l'animal.

Renversez les propositions et placez le cultivateur en présence du terrain qu'il se prépare à exploiter. En homme avisé, il devra se demander quelle culture y sera la plus rémunératrice. Mais comment espérer de lui une réponse intelligente, s'il ne sait discerner les éléments contenus dans le sol, ni les récoltes les plus aptes à être produites par ces éléments physiques et chimiques?

Or c'est précisément à développer davantage ces connaissances scientifiques et cet esprit d'observation raisonnée, que tend l'Institut Agricole d'Oka.

* * *

Aux diverses catégories de ses élèves, l'Institut s'appliquera donc à fournir la facilité d'acquérir une formation appropriée à leurs exigences respectives.

Aux jeunes gens qui, après avoir acquis une bonne instruction

générale, voudraient faire de hautes études agronomiques, se livrer à des observations et à des recherches dans les laboratoires, se destiner à l'enseignement agricole, entrer dans les services publics en qualité de chimistes, d'analystes ou d'ingénieurs agronomes, il offrira une véritable école polytechnique des sciences physico-chimiques et naturelles. Ce sera le degré supérieur et tout-à-fait scientifique de son enseignement, le seul qui puisse prétendre aux grades universitaires proprement dits.

Aux jeunes gens qui se destinent simplement à l'agriculture, mais avec la légitime ambition d'être autre chose que des hommes de routine et de tâtonnements empiriques, l'Institut inculquera les notions scientifiques et les connaissances pratiques reconnues indispensables pour l'intelligente exploitation du sol et des industries connexes. De cette catégorie d'élèves il ne fera pas ce qu'on est convenu d'appeler des savants; mais des agronomes instruits, possédant à fond les principes de leur art; des agriculteurs joignant la science de l'économie rurale à une connaissance complète des détails techniques de leur profession; des hommes capables de choisir entre les méthodes de culture et de les appliquer judicieusement; des hommes, enfin, qui, soit dans les conseils de la nation, soit dans les conférences, les cercles ou les comices, pourront exposer avec discernement les principes et les faits qui doivent éclairer les discussions dans lesquelles s'agitent les intérêts agricoles. Ce sera le degré secondaire de l'enseignement donné par l'Institut; une instruction à la fois théorique et pratique, encore à forte base scientifique.

Entre ces deux degrés, se placera un enseignement participant du premier et du second, faisant une part suffisante à la théorie et aux sciences, mais une part prédominante à la pratique et aux exercices raisonnés d'application. C'est encore le degré secondaire, théorique et pratique toujours,—avec accentuation marquée de l'enseignement technique; par le côté utilitaire, quelque chose comme l'enseignement secondaire moderne.

L'instruction agricole proprement élémentaire, comme toutes les autres notions premières, devrait s'acquérir dans les écoles primaires, avec plus ou moins d'étendue et de profondeur selon le niveau, élémentaire, intermédiaire ou supérieur, de ces écoles.

Toutefois, pour des raisons multiples et faciles à comprendre, l'Institut d'Oka ne saurait, au moins pour quelque temps encore, se désintéresser de ce premier degré. Ses plus jeunes élèves seront appelés à en faire une révision intégrale, plus systématique et suivie, gagnant chaque trimestre en intensité, accompagnée au jour le jour de toutes les démonstrations utiles, et des différents travaux d'application compatibles avec leur âge et leurs forces physiques.

Pour les moins préparés, cette acquisition plus parfaite des connaissances agricoles élémentaires demandera même un terme tout entier, pendant lequel ils devront se perfectionner parallèlement dans les langues françaises et anglaises, dans le calcul et la comptabilité, dans l'art épistolaire sous toutes ses formes et l'habitude des rédactions concises, dans la géographie, l'histoire, l'hygiène, le dessin, le droit usuel, etc.

Les élèves mieux préparés, cela va de soi, pourront peut-être n'employer que deux ou trois mois, ou quelques semaines, à la révision de ces éléments. Ils seront ensuite admis de plein pied dans la première année du cours régulier d'agriculture, organisé de façon à leur donner encore des facilités quotidiennes de parfaire leur instruction générale.

Cette classification elle-même, si large soit-elle, n'aura rien d'absolu. Elle vaut à titre d'indication. La division ordinaire de l'enseignement par les trois degrés, supérieur, secondaire et primaire, ne saurait s'adapter rigoureusement, on l'a dit avec beaucoup de raison, à l'instruction agronomique, essentiellement utilitaire. Le cadre de cet enseignement doit être, de toute nécessité, assez élastique pour permettre d'y introduire toutes les combinaisons demandées par les circonstances, pourvu bien entendu que ces contingences soient réellement de nature à activer le progrès des élèves.

Et puis, l'effort principal du nouvel Institut devant consister à préparer pour le pays le plus grand nombre possible de bons agriculteurs, il ira jusqu'à organiser, chaque année, un enseignement spécial ouvert aux personnes, adultes ou plus jeunes, empêchées de suivre les programmes réguliers. Cet enseignement comprendra plusieurs cours abrégés, tout-à-fait pratiques, et dont la durée variera de deux à six semaines, suivant l'import-

tance des spécialités dans lesquelles on voudra se perfectionner. Ces cours, complets par eux-mêmes, se donneront en diverses saisons. Ils auront trait, entre autres, aux industries suivantes : élevage et alimentation du bétail ; préparation du sol pour les semailles et sélection des graines de semences ; culture fruitière ; aviculture ; horticulture ; apiculture.

Des stations agronomiques et des laboratoires agricoles chargés d'entreprendre des recherches et des études spéciales, d'effectuer des analyses scientifiques et de fournir toutes sortes de renseignements aux agriculteurs, pourraient même, avec le temps, venir compléter ces degrés divers et ces formes multiples d'enseignement.

* * *

On le voit, l'Institut Agricole d'Oka s'ouvre à toutes les catégories de personnes douées d'intelligence et de bon vouloir.

Plus d'un élève de nos meilleures écoles et même, pourquoi ne pas le dire ? de nos collègues, y trouveraient pour le bonheur et la prospérité de leur avenir, une prompte préparation à des carrières enviables.

“Notre système de Cercles agricoles, observait à ce propos M. Chapais, et celui des Comices agricoles—*Farmer's Institute*—qui commence à s'implanter, nécessitent l'emploi d'un bon nombre de conférenciers. . . . Et pour activer le développement de nos écoles d'agriculture, il faut aussi des professeurs. . . . Que l'on commence par voter une loi permettant au Département d'Agriculture provincial d'offrir un salaire assuré, comme conférenciers ou comme professeurs, à vingt ou vingt-cinq jeunes gens, ce nombre ne serait pas trop grand, qui seraient qualifiés pour remplir ces positions. . . . Certains de trouver devant eux une carrière ouverte, ils se porteront volontiers vers les institutions capables de les y conduire”.

Au surplus, l'heure semble arrivée où la science agricole dans ses nombreuses spécialités, va être en demande. Sa nécessité devient de plus en plus évidente. Les exploitations et les industries agricoles, les différents services des ministères de l'agriculture, tant provincial que fédéral, ont besoin d'hommes de valeur, de spécialistes, de régisseurs, de chefs et de sous-

chefs possédant une solide formation scientifique. A l'avenir ces experts seront choisis de préférence parmi les diplômés des écoles d'agriculture. Car eux seuls, cette conviction se fera vite, pourront justifier d'une compétence adéquate.

Mais la cause de l'agriculture réclame par-dessus tout des travailleurs attachés au sol; aimant la terre parce qu'ils savent y trouver sûrement l'aisance et la richesse; aimant la vie agricole, parce qu'ils savent y trouver aussi, par surcroît, profit moral et satisfaction intellectuelle. Voilà le besoin impérieux. Ce sera à former de ces cultivateurs convaincus de la dignité de leur état, de ses nombreux avantages pour eux-mêmes et de son importance prépondérante pour le bien commun, que tendra plus spécialement l'Institut.

Alimenter les administrations et les grandes industries, ne doit pas constituer son but unique, ni même principal. Son premier objectif, c'est de fournir à la terre des ouvriers habiles et instruits, recrutés surtout parmi les fils de cultivateurs.

On se préoccupera, et très sérieusement, de la formation des fonctionnaires, des professeurs et des industriels. Mais l'objet essentiel de l'Institut, objet supérieur à tous les autres, consistera à faire de la plupart de ses élèves de vrais agriculteurs, qui iront s'établir dans les régions agricoles anciennes ou nouvelles; y vivre satisfaits et maîtres d'eux-mêmes, au lieu de se laisser entraîner par la funeste fascination des centres manufacturiers, américains ou canadiens.

L'avenir de notre race est là. "Soyons un peuple d'agriculteurs, disait Arthur Buis en terminant une de ses plus remarquables brochures de propagande agricole, et nous ne tarderons pas à devenir une nation, de simple nationalité que nous sommes encore. C'est dans la terre qu'est la force, que sont les ressources suprêmes; c'est par elle que tout se renouvelle et se féconde. Les habitudes et l'éducation agricoles font des races viriles. Nous avons devant nous un domaine illimité où nous pouvons croître et nous multiplier à l'infini; sachons tirer parti du don magnifique que nous a fait une généreuse Providence".

D'ailleurs, est-il, à tout considérer, état plus enviable que celui du cultivateur? L'homme y apparaît comme le roi de la nature, comme un prince qui exerce sa souveraineté dans ses do-

maines, y faisant chaque jour de pacifiques conquêtes, y affermissant son incontestable indépendance.

“L’habitant des campagnes, écrivait déjà l’éloquent Chysostôme, a plus de jouissance que le riche des villes : la beauté du ciel, l’éclat de la lumière, la pureté de l’air, la douceur d’un sommeil tranquille, tout lui est accordé avec une sorte de prérogative; le Créateur semble lui donner en primeur ces vrais biens de l’ordre temporel”.

Bien auparavant, les poètes et les orateurs payens avaient chanté eux aussi le bonheur incomparable de la vie des champs. Il serait superflu de rappeler ici leurs accents enthousiastes. Mais on ne se lasse pas de répéter la célèbre apostrophe par laquelle Virgile célébrait le sort des agriculteurs, et qui a été traduit par ce vers français :

“Heureux l’homme des champs, s’il savait son bonheur”.

Et tous ensemble, écrivains, philosophes, moralistes, de tous les âges et de tous les pays, ne font que redire l’éternelle parole des saints livres. C’est Dieu qui a institué l’agriculture, qui nous a ordonné de l’aimer, et qui a promis aux cultivateurs de les combler “de biens dans toutes les oeuvres de leurs bras, dans tout ce qui naîtra de leurs troupeaux, dans la fécondité de leurs terres, et par une grande abondance de toutes choses”.

* * *

Oeuvre patriotique et moralisatrice par excellence, que celle de l’Institut Agricole! Les religieux de la Trappe de Notre-Dame-du-Lac peuvent se réjouir à bon droit d’en avoir été les promoteurs zélés et dévoués. Le gouvernement provincial et l’Université Laval ont raison de se montrer fiers du concours actif et si généreux qu’ils y apportent. Nos chefs ecclésiastiques font preuve d’apostolat et de civisme, en l’encourageant de leurs plus efficaces sympathies. Nos hommes publics de tout nom et de tout rang s’honorent en prêtant à cette entreprise l’assistance désintéressée de leur influence et de leur sympathie.

Nous demandons la permission de rappeler à tous, en particulier aux prêtres et aux instituteurs de la campagne, que le plus sûr moyen de seconder les efforts de l'Institut, c'est de lui envoyer des élèves choisis avec soin parmi les jeunes gens qui auraient, avec le goût de l'agriculture, celui de l'étude et du travail. Nous en sommes persuadés, on ne saurait rien faire de plus utile au pays, aux familles canadiennes et à la jeunesse. Les élèves déjà sortis de l'école d'Oka, bien que recrutés et formés dans des conditions moins avantageuses, nous donnent le droit de parler ainsi.

L'enseignement agricole à l'avenir produira des résultats plus satisfaisants encore.

L'outillage scientifique de l'Institut ne laissera bientôt rien à désirer. Son corps professoral, déjà hautement apprécié, compte cette année des additions d'une grande valeur, auxquelles d'autres s'ajouteront au fur et à mesure des besoins nouveaux.

Et tout le monde admet qu'il eût été bien difficile, sinon impossible, de trouver rien de comparable au domaine des Révérends Pères Trappistes, sous le rapport des avantages pratiques à fournir aux élèves pour leur entraînement professionnel.

Les quinze cents acres de terre, dont plus de cinq cents en culture, qui forment ce domaine, représentent tous les sols de la Province de Québec. Il n'y aurait, pour s'en assurer, qu'à jeter un coup d'oeil sur la flore naturelle de cette vaste exploitation. De même qu'il n'y aurait qu'à relever l'étonnante diversité des cultures que les moines ont su acclimater dans leurs fermes, et cela sans apport appréciable de capitaux, pour se persuader que les cultures qui n'y prospéreraient pas ne pourraient réussir guère ailleurs dans notre province. Grâce à cette heureuse variété, absolument exceptionnelle, grâce aussi à l'excellence des races chevalines, bovines, ovines, porcines et des nombreuses espèces d'oiseaux de la basse-cour cultivées dans l'exploitation d'Oka, les élèves peuvent s'initier sur place à toutes les cultures ou industries rurales, et se préparer ainsi aux exigences spéciales de n'importe laquelle des régions où ils iront plus tard s'établir.

Autre observation également importante: satisfaits des ex-

exploitations dont ils disposaient, les organisateurs du nouvel Institut, n'ont pas visé à éblouir le public ou l'étudiant. Ils estiment avec sagesse que mieux vaut pouvoir dire aux élèves : Ici c'est la terre qui fait vivre celui qui l'exploite et non pas l'exploiteur qui fait vivre la terre.

* * *

Aperçu sur le Rôle des Sciences dans l'Agriculture



L'AFFILIATION à l'Université Laval et l'inauguration solennelle de l'Institut d'Oka marquent une époque dans l'enseignement agricole canadien-français. La mission de cet Institut n'est pas simplement d'inculquer dans l'esprit des jeunes gens des notions de pratiques et d'industries rurales plus étendues et plus parfaites, mais encore de leur enseigner à fond les principales sciences qui concourent à toutes les améliorations agricoles, d'où peuvent résulter l'augmentation des produits alimentaires ou industriels tirés directement ou indirectement du sol.

Mais on ne saurait atteindre ce dernier but que si l'Institut est fréquenté par un plus grand nombre d'élèves instruits. Aux amis de l'agriculture d'y envoyer des sujets sérieux et bien doués.

En attendant, il ne sera pas inutile de donner un court aperçu de quelques-uns des plus importants principes fondamentaux de l'agriculture, par l'énoncé du rôle agricole des sciences qui les ont fait naître, et des lumières qu'elles apportent au praticien, relativement au traitement du sol, aux cultures, aux engrais, à l'élevage, à l'alimentation du bétail, etc.

Rôle de la Chimie.

Dans le cours du siècle dernier, et encore de nos jours, avec l'aide des stations agronomiques et des fermes expérimentales, la chimie, qui s'occupe de l'étude de la composition des corps, a fait sur tous les facteurs matériels de l'agriculture des recher-

ches nombreuses, qui ont amené les découvertes les plus fécondes pour le cultivateur. Ces découvertes ont fait naître à leur tour des théories nouvelles plus certaines et dont l'application a créé une révolution bienfaisante dans les vieux systèmes de culture.

Les travaux des chimistes nous ont fait connaître, par exemple, les éléments constitutants des sols arables, des plantes cultivées, des tissus et des divers produits animaux, des substances recommandées comme engrais, et en même temps les rapports naturels qui existent entre ces différents facteurs.

On a trouvé que les plantes empruntent au sol pour former 15 à 20 % de leur substance totale, dix éléments minéraux, dont quatre, le phosphore, le calcium, le magnésium et le potassium, constituant la plus grande partie des cendres de nos récoltes et appelés éléments essentiels, n'existent dans les terres qu'en proportion comparativement minime, et, dans les sols comme dans les plantes, toujours à l'état de combinaison avec les éléments atmosphériques ou organiques, lesquels constituent 80 à 85 % de la substance des végétaux.

De ces constatations, il résulte que, s'il y a absence ou insuffisance dans un sol, quelle qu'en soit la cause, de l'un ou de quelques-uns de ces éléments essentiels, les récoltes ne peuvent y trouver en proportion suffisante tous les matériaux de leur constitution et par conséquent n'y peuvent atteindre un complet et fort développement. D'où vient la nécessité de fournir au sol les matériaux en défaut si l'on veut en obtenir des produits abondants. C'est déjà toute une partie de la théorie des engrais: la chimie démontre que les bonnes terres à grains et à fourrages contiennent comparativement de fortes proportions d'acide phosphorique, de potasse et de chaux, abstraction faite de leur richesse en matière organique et en azote.

Pareillement, des quatre éléments organiques des plantes, —oxygène, hydrogène, carbone, azote,—les trois premiers sont tirés de l'atmosphère, et l'azote est entièrement tiré du sol—du moins par un certain groupe de plantes. Les graminées, les légumes-racines et autres plantes le prennent tout dans le sol. Les légumineuses empruntent peut-être au sol une partie de leur azote, mais elles ont surtout la propriété de capter par l'entre-

mise de bactéries, vivant sur leurs racines, l'azote de l'air circulant dans la couche arable et de se l'approprier.

De là l'impossibilité, pour la première série de plantes, de se développer abondamment dans un sol pauvre en azote, alors que le développement des autres y est moins affecté pourvu qu'elles y trouvent tous leurs constituants minéraux. C'est une autre partie de la théorie scientifique des engrais, et même des rotations.

On sait aussi que les éléments organiques des récoltes forment trois groupes de composés :

1. Les composés azotés ou quaternaires, *albuminoïdes* et *amides*, constitués d'azote, d'oxygène, d'hydrogène et de carbone;
2. Les *graisses* ou *matières grasses*, composées de carbone, d'oxygène et d'hydrogène, ce dernier en plus forte proportion que dans l'eau;
3. Les *hydrates de carbone*, formés d'eau et de carbone : gommes, sucres, amidon, cellulose, etc.

Ces deux derniers groupes sont les composés non-azotés ou ternaires, c'est-à-dire, constitués par trois éléments.

Or l'étude chimique des tissus animaux, du lait, etc. démontre que les matières minérales, les albuminoïdes et les graisses qu'on y trouve, sont les mêmes que ceux qu'on rencontre dans les fourrages; et que les os sont constitués en très grande partie par du phosphate de chaux, tandis que les chairs, poils, laines, cornes, sang, lait, etc., le sont par de la matière azotée. Et l'on comprend tout de suite, par ces faits, l'importance, au point de vue alimentaire, des albuminoïdes et des phosphates calcaires des fourrages pour la réparation des pertes de l'organisme, le développement des animaux dans la période de croissance, la production du lait.

Les hydrates de carbone et les graisses des aliments servent, par leur combustion dans l'organisme, à produire la chaleur et l'énergie animales; mais la portion digérée qui n'est pas utilisée à cette fin, sert à former la graisse du corps. D'où l'appellation, pour les albuminoïdes, d'aliments plastiques ou formateurs de chair; et, pour les hydrates de carbone et les corps gras, d'aliments producteurs de chaleur, d'énergie et de graisse, bien que la protéine des premiers puisse aussi, dans l'insuffisance des

derniers, concourir, tel que généralement admis, à la formation de la graisse animale. Ces données sont encore fournies par la chimie et nous indiquent clairement le rapport qui existe entre les trois facteurs, animaux, plantes alimentaires, sol. On en déduit le principe général suivant : pour obtenir des animaux bien développés, ou capables de donner d'abondants produits, il faut leur fournir par l'alimentation, dans des proportions bien équilibrées—maintenant déterminées pour tous les âges, états et espèces, à la suite de nombreuses expériences poursuivies en Europe, aux Etats-Unis et même au Canada—tous les éléments dont ils sont constitués ainsi que leurs produits, en même temps que les éléments nécessaires à la production de la chaleur, de l'énergie et de la force mécanique.

Il est évident que les plantes fourragères les plus appropriées ici, sont celles qui sont riches en albuminoïdes (principes azotés), en graisse et en hydrates de carbone digestibles, principalement en albuminoïdes. Et les analyses chimiques le prouvent : à part certaines graines oléagineuses comme le coton, le chanvre, le lin, les plantes légumineuses sont les plus riches en albuminoïdes, ce qui leur donne une importance majeure dans l'alimentation des animaux. Mais elles ne poussent abondamment que sur les sols profonds riches en éléments minéraux assimilables, tels que l'acide phosphorique, la potasse et la chaux. Les graines de céréales et les fourrages de graminées viennent ensuite.

Des tableaux de la composition chimique des plantes, indiquant la portion digestible de leurs composés alimentaires, sont au reste dressés depuis longtemps et mis à l'usage des institutions agricoles et des cultivateurs.

L'énoncé des faits ci-dessus et d'autres observations chimiques particulières nous instruisent de même sur le mouvement des éléments de fertilité du sol. Les quantités d'azote et d'acide phosphorique des fourrages, qui ont été absorbées par l'organisme animal pour produire du lait ou du tissu nouveau, ou pour réparer les pertes occasionnées par l'action vitale, ne peuvent se retrouver dans les déjections des animaux ni par conséquent retourner au sol par les fumiers de la ferme. La potasse est complètement éliminée par l'action digestive. La partie de l'a-

zoté, provenant de la portion non digérée des fourrages ou de l'usure des organes, est également éliminée ainsi qu'une quantité d'acide phosphorique variable selon l'espèce, l'âge et l'état des animaux. Et puis, comme l'azote des fumiers peut s'en dégager par la fermentation et se perdre dans l'atmosphère, ou peut être entraîné par les eaux dans le purin avec la potasse qui s'y trouve à l'état de solution, il résulte de ces notions une autre conséquence : c'est que les fumiers produits sur la ferme avec les seuls fourrages qui y sont récoltés, ne peuvent rembourser au sol tous les éléments de fertilité qu'il a fournis aux récoltes, lors même que celles-ci sont toutes consommées ou employées sur la ferme. De là l'obligation rigoureuse, pour maintenir la fertilité des sols facilement épuisables, de recourir aux engrais du dehors ou à l'emploi d'aliments concentrés fournis par les marchés. Maintenant, comment ne pas comprendre le phénomène de l'épuisement ou de l'appauvrissement rapide des terres soumises à des systèmes de culture comportant la vente des produits en nature sans apports d'engrais, et où, en plus, l'on néglige le soin et l'emploi judicieux des fumiers? Ne voit-on pas sans peine l'importance de l'étude des engrais à tous les points de vue : espèce, composition, conservation, emploi, convenance aux sols et aux récoltes?

Autre fait, la chimie et les observations ont en outre démontré que l'azote, cet élément si important de fertilité, ne peut, lorsqu'il existe dans les sols à l'état organique, servir à la nourriture des plantes qu'après avoir été préalablement converti en nitrate, particulièrement en nitrate de chaux; que cette conversion ne peut avoir lieu sans la présence dans le sol de la matière calcaire, de l'air, de la chaleur et d'une certaine dose d'humidité; que, de plus, les nitrates étant très solubles et le sol n'ayant pas le pouvoir de les fixer, sont facilement entraînés dans le sous-sol par l'infiltration des eaux, lorsqu'ils n'ont pu être captés à temps par les racines des plantes, surtout dans les sols légers ou en jachère nue. Ce phénomène avertit le cultivateur d'avoir à traiter sa terre et ses cultures de manière à éviter cette perte.

La chimie étend à bien d'autres sujets agricoles importants son rôle investigateur et éclairant... Mais il serait trop long d'insister.

Rôle de la Physique.

La physique se joint à la chimie pour faire connaître et comprendre par ses lois les phénomènes d'ordre physique qui se rapportent au sol et aux cultures, aux assainissements, aux constructions rurales, à l'outillage et aux forces mises en oeuvre pour l'exécution des travaux agricoles.

Elle nous instruit sur la formation, la nature, la composition et la texture des terres arables; sur le mouvement et le rôle de l'air et de l'eau dans les sols; sur les propriétés absorbantes et rétentives de ces derniers par rapport à l'humidité, la chaleur, les engrais; sur les rapports de l'eau du sol et de l'eau absorbée et évaporée dans la transpiration par les plantes (300 à 500 fois le poids de leur matière sèche); sur les propriétés de l'argile, du sable, de l'humus, et l'influence de leurs diverses proportions dans les différentes variétés de terre; sur la structure, le développement et l'action des racines; sur l'influence qu'exercent sur l'absorption et la conservation de l'humidité, et sur le développement des racines et des récoltes entières, la profondeur, la texture et la teneur en humus des sols; sur l'influence de la température du sol et les moyens pratiques de la contrôler.

Les enseignements de la physique nous éclairent encore sur les moyens économiques de débarrasser les terres arables de l'humidité surabondante et d'y introduire ou conserver l'eau nécessaire à la végétation: égouttement, drainage, arrosages, irrigations, amélioration de la texture des sols.

L'étude scientifique de tous ces problèmes donne à l'agriculteur l'intelligence de son sol et des meilleurs procédés qu'il doit employer pour l'assainir, l'amender au besoin, l'engraisser, le travailler et le mettre dans les meilleures conditions de fertilité et de production économique.

Une autre branche de la physique lui fournit les notions et les principes applicables aux constructions rurales, aux ponts et chemins, à l'outillage et à la machinerie agricoles.

Autres sciences.

Plusieurs autres sciences naturelles prêtent leurs lumières à l'agriculture: la botanique, la physiologie végétale et animale, la biologie, l'entomologie, etc.

La botanique fait connaître les espèces de plantes, leur classification, leurs caractères, leur structure.

La physiologie enseigne la fonction et le rôle des organes. Les notions qu'on en tire ont des conséquences pratiques d'une grande valeur, surtout en ce qui concerne le choix, l'élevage et l'utilisation des animaux.

La biologie s'occupe des microbes. Elle enseigne le rôle bien-faisant des uns et le rôle malfaisant des autres, en nous suggérant les moyens de multiplier les premiers et de détruire les seconds (maladies fongueuses et fongicides, pour les plantes, maladies microbiennes et contagieuses, pour les animaux).

L'entomologie agricole abonde de renseignements précieux sur les insectes, leur vie, et sur les procédés de combattre ceux qui nuisent à l'agriculture.

Mais, comme l'application des principes scientifiques doit être contrôlée non seulement par le jugement naturel du praticien, mais encore par ses observations et ses calculs, la comptabilité et l'économie deviennent indispensables; c'est pourquoi l'enseignement de ces sciences si utiles au succès financier, devra tenir dans l'Institut la place qu'il mérite.

Conclusion.

En résumé, toutes les branches de l'agriculture, production végétale, production animale, industries rurales, enseignées dans cette institution, le seront à la lumière des sciences qui s'y rattachent.

Obtiendrons-nous le succès désiré? Nous osons l'espérer, avec l'aide généreuse et patriotique de nos gouvernants et le concours moral et intellectuel de tous les citoyens dévoués au progrès de leur pays. Dans ces conditions, nos efforts, joints à ceux des institutions soeurs, contribueront à relever le niveau de la classe agricole, à développer toutes les ressources et à aug-

menter toutes les puissances productrices de notre agriculture.

Mais, il importe de le dire, nos instituts et nos collèges agricoles, même en accomplissant parfaitement leur rôle, ne sauraient opérer la révolution désirable dans les goûts, les aptitudes et les ambitions de notre population canadienne-française. Il faudrait que l'enseignement de l'agriculture s'étendît à tous les degrés de l'instruction publique: écoles primaires, écoles commerciales, écoles normales, collèges, universités, par des leçons de choses dans les premières et par des chaires agronomiques dans les institutions supérieures. Cette amélioration ne peut être que partielle maintenant, et ne saurait s'accomplir que d'une manière graduelle à mesure que l'enseignement agricole supérieur fournira des professeurs compétents. Mais nos publications agricoles devraient jouer sans retard un rôle considérable dans ce travail d'éducation agricole. La possession et l'utilisation intensive du sol, ne fût-ce que d'un coin de terre, ou encore la possession d'un foyer qu'on désirera exploiter et embellir, voilà ce qui devrait être le rêve de tous, des hommes des hautes classes sociales comme des humbles travailleurs.

L'agriculture alors et, par elle, la production nationale prendront un essor qui augmentera partout l'aisance et la richesse.

N'oublions pas que c'est l'ignorance et le dégoût de l'agriculture qui a conduit dans les manufactures et disséminé sur tout le territoire de la grande République américaine un million des nôtres qui ont déserté la terre paternelle, pendant que dans notre province et dans celle de l'Ontario, notre voisine, sans parler du Nord-Ouest, des terres fertiles s'offraient à leurs bras et leur promettaient la prospérité.

Hélas! cette perte n'est guère réparable. Puissent au moins ceux qui restent fixés au sol de la patrie y vivre heureux partout, grâce au relèvement et au renforcement de l'âme agricole!

A. Marsan.

*Directeur scientifique de l'Institut
Agricole d'Oka.*

Le Centurion ⁽¹⁾



DANS un article au *Gaulois*, de haute allure, comme tous ceux qu'il écrit, M. le comte d'Haussonville, de l'Académie française, parlait le 21 février dernier des romans évangéliques de Mme Reynès-Monlaur à propos de son dernier volume *Jérusalem*. Ayant rappelé que *Après la neuvième heure* a atteint en peu d'années 35 éditions, et *Le Rayon* 64, il écrivait: "J'ai dit roman évangélique, et je ne m'en dédis point, bien que l'expression puisse sembler étrange. Reynès-Monlaur a eu en effet la hardiesse de faire revivre les personnages de l'Évangile: Gamaliel, Nicodème, Marthe, Marie, dans un cadre de son imagination. Elle met en action le Christ lui-même. Sans doute, elle n'a pas la témérité de lui prêter d'autres paroles que celles que l'Évangile a mises dans sa bouche. Néanmoins, à le voir et à l'entendre évoluer ainsi dans des scènes que l'Évangile nous a rendues familières, mais qui sont autrement racontées, ou bien entrer en contact avec des personnages imaginaires, on éprouve d'abord un certain malaise. Mais la forme est si respectueuse, la pensée si profondément chrétienne, que peu à peu le malaise se dissipe et qu'on finit pas s'abandonner au charme exquis de ces pages. On comprend que de pieuses âmes en aient fait leurs délices..."

Ce jugement très net, qui est presque d'un théologien autant que d'un lettré, revient à l'esprit très naturellement quand on veut apprécier *Le Centurion* de M. le juge Routhier. A vrai

(1) *Le Centurion*, roman des temps messianiques, par M. le juge Routhier—Québec 1909—(à l'Action Sociale).

dire, ce roman des temps messianiques en est-il bien un, comme ceux du reste de Mme Reynès-Monlaur? Ce qui est certain, en tout cas, c'est que la grande figure du Christ Jésus domine absolument toutes les autres. Si bien que l'auteur est obligé de laisser dans l'ombre ses héros et ses héroïnes, plusieurs pages et même plusieurs chapitres durant. Qu'il les prenne dans l'histoire ou qu'il les invente au moins partiellement, si importants qu'ils aient été ou si grands qu'il les imagine, ils sont trop petits pour fixer l'attention. C'est le prophète, c'est Jésus de Nazareth qu'on croit voir toujours et entendre. D'ailleurs il était impossible qu'il en fut autrement, à moins de rapetisser Jésus à la taille d'un héros de roman, ce que assurément un chrétien comme M. Routhier n'aurait jamais voulu se permettre.

Le Centurion, qui vient de paraître en volume (février 1909) était écrit depuis déjà plusieurs mois. *L'Action Sociale* de Québec l'avait donné en feuilleton l'année dernière, et M. le juge lui-même en avait parlé en conférence publique plus d'une fois. Avant de le fixer dans les pages d'un volume qui vivra longtemps—nous le croyons sincèrement et le disons sans ambages—M. le juge a voulu, pensons-nous, s'assurer l'approbation des plus hautes autorités, et c'est pourquoi *Le Centurion* se présente au public avec l'*imprimatur* du Révérend Père Lepidi, Maître du Sacré Palais à Rome. L'éminent auteur nous permettra-t-il de lui dire que nous aurions aimé voir aussi l'*imprimatur* de Mgr l'archevêque de Québec honorer son volume. Sans doute, celle de Rome couvre tout, mais l'une n'empêche pas l'autre. Et c'eût été, il nous semble, encore plus correct. Non pas certes que nous voulions témérairement douter de l'orthodoxie du *Centurion*, quand le Maître du Sacré Palais l'approuve et voudrait le voir traduit en italien "parce que—a-t-il dit—il fera connaître Jésus-Christ à beaucoup de catholiques qui l'ignorent, en pénétrant dans des milieux où l'on ne parle jamais de lui"; mais il nous eût été agréable de voir sur ce livre canadien le *visa* d'un évêque du Canada.

Lors d'une conférence que M. Routhier donnait à l'*Union Catholique* de Montréal il y a deux ans, et où il nous parla avec un charme captivant de l'oeuvre à laquelle il mettait justement le dernier poli, quand il nous eut entretenu pendant deux heu-

res qui parurent très courtes de Caius le centurion, de Myriam de Magdala, de Camilia, de Gamaliel, de Claudia et de Onkelos, Mgr l'archevêque de Montréal, invité à prendre la parole, présenta ses compliments à M. le juge de la façon spirituelle que voici: "Mme Reynès-Monlaur me demandait un jour mon avis sur son beau livre *Le Rayon*. Je ne fus pas sans être embarrassé. L'Evangile est un livre si saint, qu'il faut traiter avec tant de respect! Pourtant, comme j'avais lu son livre—je pus lui dire: "Madame, si vous m'eussiez consulté sur votre projet d'écrire "un roman en marge de l'Evangile, je vous en eus certainement "dissuadée; mais si vous m'eussiez fait voir votre manuscrit, je "vous eus dit sans doute: imprimez-le". Nos lecteurs aimeront à faire un rapprochement entre ces paroles délicatement significatives du prélat canadien appréciant l'oeuvre de M. Routhier, et celles de M. le comte d'Haussonville appréciant l'oeuvre de Mme Reynès-Monlaur.

* * *

Puisque c'est sous la forme d'un roman que M. Routhier veut nous faire lire l'Evangile, il importe de savoir ce qu'est ce roman. Voici à peu près en quoi il consiste, d'après une analyse que nous avons des raisons de croire parfaitement autorisée.

Les événements se passent en Orient, pendant les années du ministère de Jésus-Christ, de l'an 780 à l'an 783 de Rome. Les personnages appartiennent aux trois grandes races qui composaient alors le monde civilisé—les races juive, grecque, et romaine—et au-dessus d'eux apparaît de temps en temps, couronné d'un nimbe de gloire plus ou moins mystérieux, le nouveau prophète, plus grand que les anciens, qu'on nomme Jésus de Nazareth.

Le héros principal est Caius Oppius, de la famille Oppia de Rome. C'est le centurion du Calvaire; mais au début du récit il commande une petite garnison romaine au château-fort de Magdala, sur les bords du lac Génézareth. Il avait cru d'abord que ce poste lointain serait pour lui un véritable exil. Mais il s'est pris d'admiration pour les beaux paysages de la Galilée, pour sa jolie mer intérieure, pour son fleuve historique, le Jourdain. Il se passionne pour l'histoire de l'ancien peuple de Dieu,

il étudie sa langue, et il lit ses Livres Saints. Ce qui bientôt l'intéresse encore davantage c'est le mouvement populaire que produit l'apparition d'un grand prophète qu'on croit être le Messie. Ses observations et ses impressions deviennent alors le sujet d'une série de lettres qu'il adresse à son ami Tullius resté à Rome. Il y décrit le pays qu'il habite et constate les merveilles qui s'y accomplissent. Le plus souvent, on les lui raconte, mais quelquefois il en est lui-même témoin, et vainement il cherche la clef du mystère qui enveloppe ce thaumaturge extraordinaire. Est-ce un homme? Est-ce un Dieu? Tel est le problème qui l'obsède. Tullius répond aux lettres de Caius, et lui fait un tableau fort attristant de Rome n'ayant plus ni foi ni morale, et tombant en décadence. Il en résulte un contraste saisissant entre cette vieille société païenne qui va mourir, et ce renouveau de croyances, d'espérances et de clartés, qui se produit en Orient comme une aurore, et qui deviendra pour toutes les nations le grand jour de la civilisation chrétienne. Cette correspondance des deux amis forme la première partie du roman. A ses récits de faits miraculeux, Caius mêle la confidence d'un épisode romanesque. Il a fait la connaissance d'une belle juive qui se nomme Myriam, et qui portera dans l'histoire le nom célèbre de Marie-Madeleine. Mais elle est déjà convertie, et les sentiments qu'elle inspire au centurion ne sont pour lui que l'occasion d'une étude psychologique.

Vers le même temps, Tullius écrit de Rome cette nouvelle qu'il croit intéressante pour Caius: "Si tu n'as pas oublié la famille Claudia, tu apprendras avec plaisir que son chef, le vieux sénateur Claudius, est parti pour l'Orient avec sa fille Camilla. Ils passeront au moins un an chez Pontius Pilatus, gouverneur de la Judée, qui, comme tu sais, a épousé Cláudia, la fille aînée du sénateur. Il est donc probable que tu reverras à Jérusalem ton ancienne connaissance Camilla, qui depuis ton départ s'est développée et embellie". C'est la principale héroïne du roman qui entre en scène, et son *journal de voyage*, qu'elle écrit pour sa mère restée à Rome, y occupe une large place.

Mais c'est à Jérusalem que les événements se compliquent, que l'action romanesque se noue, et que l'intérêt du récit grandit. Le centurion a été transféré de Magdala à Jérusalem, et

c'est lui qui commande la garde du gouverneur. Inévitablement, il y devient amoureux de la séduisante Camilla. Mais la belle Romaine est une étoile autour de laquelle gravitent déjà deux satellites très brillants : Siméon Gamaliel, fils de l'illustre Gamaliel, l'Ancien, et Onkelos, grec d'origine, docteur en Israël et l'un des chefs de la chambre des Scribes. Caius a donc dû réprimer les mouvements de son cœur, et rester maître de ses sentiments. Heureusement pour lui, Camilla se rend très bien compte que de graves obstacles la séparent de ses deux admirateurs Gamaliel et Onkelos. Ni l'un ni l'autre ne sont de sa race; et tous deux, apôtres zélés du judaïsme, sont des ennemis déclarés de Rome. Or Camilla, après avoir lu cette belle idylle qu'on appelle le Livre de Ruth, a résolu de n'accepter pour époux que l'homme auquel elle pourra dire : "Ton peuple sera mon peuple et ton Dieu sera mon Dieu". Lorsque Caius se décide à lui avouer son amour il est donc tout d'abord très bien accueilli. Car tous deux sont romains, et tous deux appartiennent au polythéisme.

Cependant le mouvement messianique s'est considérablement agrandi, à Jérusalem comme en Galilée. Le sacerdoce juif a déclaré la guerre à Jésus de Nazareth; mais les foules l'acclament et le suivent, et le centurion se sent de plus en plus attiré vers le merveilleux prophète. Le vieux Claudius s'en aperçoit, et, comme il est resté très attaché au paganisme, il avertit violemment Caius que jamais il ne permettra le mariage de sa fille avec un disciple de Jésus de Nazareth, qu'il appelle un imposteur et un ennemi de Rome.

Pendant ce temps-là, la crise messianique s'accroît, et tout fait prévoir une solution violente. Le roman décrit toutes les phases de la lutte. Il raconte toutes les péripéties du grand drame, et tous les tragiques incidents du dénouement.

Lors donc qu'au sommet du Calvaire, en présence de la foule, le centurion a proclamé la divinité de Jésus-Christ, et s'est déclaré son disciple, il comprend qu'un abîme le sépare désormais de Camilla, et il va lui faire ses adieux. "Un double deuil enveloppe mon âme, écrit alors Camilla : le cœur qui battait à l'unisson du mien m'est ravi, et le prophète qui avait toute mon admiration et que je croyais immortel est mort."

Mais avec Dieu rien n'est jamais désespéré, et c'est quand tout semble perdu que tout est sauvé. La résurrection de Jésus-Christ change à la fois les hommes et le cours des événements. Les deux sœurs Claudia et Camilla se font chrétiennes, et convertissent leur père. Caius rentre en grâce auprès du vieux sénateur, et, quelques jours après la Pentecôte, il épouse Camilla dans le Cénacle, devenu la première église chrétienne.

* * *

Nous l'avons dit plus haut, si la partie romanesque du *Centurion* ne manque pas d'intérêt comme on vient de le voir, la partie historique est autrement importante, et ce qui fait que peut-être le *roman* est trop faible rend précisément l'ouvrage précieux au point de vue *histoire*. C'est l'histoire de Jésus en effet que nous donne M. le juge, et avec quel coeur de chrétien, avec quelle plume d'apôtre, oserons-nous dire, elle est écrite cette histoire!

Nous sommes bien empêché de résumer cette histoire que tous les vrais croyants connaissent. Nous voudrions simplement citer quelques pages au moins pour mieux persuader nos lecteurs de l'intérêt qu'ils trouveront à lire l'ouvrage lui-même. Mais quels passages choisir? Voilà bien un autre embarras.

Voici d'abord comment l'héroïne *Camilla* rend compte de ses impressions à la vue de Jésus, venu au temple, le quatrième jour de la Fête des Tabernacles, l'an 782 de Rome:

Il est enfin venu et je l'ai vu et entendu le grand prophète de Galilée! Tout est beau et tout est grand chez lui, et sa parole m'a profondément impressionnée. Les cérémonies du quatrième jour étaient commencées, et l'on disait encore dans les parvis du temple qu'il ne viendrait pas. Dans le groupe où je me trouvais, quelques scribes échangeaient les propos suivants: — "Comment sait-il les Ecritures, lui qui ne les a pas étudiées?" — "Il ne peut pas être le Messie. Car lorsque le Messie paraîtra, disent les Prophètes, nous ne saurons ni d'où il est, ni d'où il vient. Et lui, nous connaissons son origine, et nous savons qu'il vient de l'obscur village de Nazareth, où il exerçait le métier de charpentier." — "Qui donc a pu lui enseigner la doctrine qu'il prêche?..." — Tout à coup, un frémissement courut dans la foule. Une forme blanche venait d'apparaître sur le plus haut degré du parvis des Juifs. C'était le Prophète! Nous nous rapprochâmes le plus possible, et je

recommandai à Caïus de bien noter ce qu'il allait dire; car nous savions qu'il parlait généralement le dialecte hébreu populaire, c'est-à-dire l'araméen, et Caïus le comprend bien mieux que nous.

Un grand silence se fit, et Jésus prit la parole: "Il y en a un grand nombre parmi vous qui se demandent où j'ai puisé la doctrine que j'enseigne. Elle n'est pas de moi, cette doctrine; elle est de Celui qui m'a envoyé, c'est-à-dire de Dieu."—"L'homme qui parle de son chef n'a en vue que sa propre gloire. Mais celui qui ne cherche que la gloire de Dieu qui l'envoie, celui-là est dans la vérité et la justice..."—"Vous prétendez savoir qui je suis et d'où je viens; mais alors vous devez savoir que je ne suis pas venu de moi-même; c'est Celui qui est vrai qui m'a envoyé; mais vous ne le connaissez pas, Celui-là. Moi, je le connais parce que je procède de Lui, et parce qu'il m'a envoyé..."—"L'étonnement des scribes qui se tenaient près de nous était grand. Ils se regardaient les uns les autres, et ils se disaient à voix basse: "Il a deviné les propos que nous échangeons tout à l'heure, et il nous répond..."

Jésus continuait de parler. Mais il s'était fait un mouvement dans la foule qui nous avait éloignés, et nous ne l'entendions que par intervalles. Les observations des auditeurs parvenaient mieux à nos oreilles: "N'est-ce pas là, disait-on, celui que les princes des prêtres cherchent à mettre à mort? Le voilà qui parle en public, et ils ne lui disent rien. Ils ne le contredisent même pas. Est-ce qu'ils auraient reconnu qu'il est vraiment le Messie?"—"Quoi qu'il en soit, quand le Christ viendra, fera-t-il plus de miracles que n'en opère cet homme?"—La voix du Prophète disait: "Je suis encore avec vous pour un peu de temps; puis je retournerai à Celui qui m'a envoyé. Alors vous me chercherez, et vous ne me trouverez point; car où je suis vous ne pouvez venir..." (Cf: pages 231, 232, 233).

Tout cela, c'est très simple sans doute, mais comme on sent palpiter l'émotion sous la plume de *Camilla!* Et, notez-le, elle ne rapporte du Christ que des paroles vraiment tirées de l'Évangile. Les inquiétudes des scribes, leur silence, tout est bien en place. On est étonné d'entendre ainsi parler cette païenne, puis, à la réflexion, on se dit: "Ce devait être ainsi!" C'est d'abord ce "malaise", dont s'accuse M. d'Haussonville; mais il disparaît bientôt, à cause de la "forme respectueuse" et "de la pensée profondément chrétienne" de l'écrivain.

Voulez-vous le récit d'un miracle—il y en a plusieurs naturellement. Lisez par exemple (p. 361, 362, 363) celui de la résurrection de Lazare. Ce sont toujours les paroles mêmes du texte sacré qui nous sont citées, mais elles sont comme enchâs-

sées dans le cadre d'un récit plus complet et plus détaillé. C'est encore la plume de *Camilla* qui raconte :

Le caveau sépulcral était creusé au pied d'une colline, dans l'escarpement vertical d'un rocher, et l'on y arrivait par un escalier en pierre. Jésus y descendit seul avec quelques disciples, et la foule se rangea sur la pente qui faisait face au sépulcre.—Tous les coeurs haletaient dans l'attente de ce qui allait se passer. Que pouvait la force humaine, si grande qu'elle fût, contre l'invincible puissance de la mort? — Jésus prit place en face du sépulcre, et dit: "Otez la pierre". Les disciples renversèrent la pierre, et la porte du tombeau apparut béante. Devant cette ouverture sombre, vestibule de la mort et de la nuit éternelle, le Prophète, tout de blanc vêtu, majestueux et grave, les yeux levés vers le ciel, priait.—Après un instant, ces paroles tombèrent de sa bouche: "Mon Père, je vous rend grâces de m'avoir exaucé..." Puis, élevant la voix, il cria: "Lazare, viens dehors!"—Alors mes yeux se fixèrent sur le sépulcre béant, et je vis apparaître dans le cadre noir du tombeau un blanc fantôme, le visage couvert d'un suaire, le corps, les mains et les pieds enveloppés de bandelettes. Mais ce fantôme vivait.—"Déliez-le, ajouta la voix sonore, et laissez-le aller." Les disciples stupéfaits et tremblants ne bougeaient pas. Ce fut Pierre qui, le premier, s'approcha du ressuscité, et enleva le suaire qui couvrait son visage. Alors je reconnus Lazare, qui fixait ses yeux sur le prophète. Et, quand il fut débarrassé de ses liens, ses soeurs et lui se prosternèrent devant Jésus et baisèrent ses pieds.—Un sourire de bonheur qui n'est pas de ce monde illuminait la face auguste du Prophète; et l'heureuse famille, accompagnée de son hôte surhumain, s'achemina vers le château (la maison de Béthanie) en échangeant des paroles que je n'ai pas comprises.—Les pharisiens s'éloignèrent sans dire un mot, et je les suivis, en proie à l'émotion la plus profonde que j'aie éprouvée de ma vie!

Et ils sont rares, croyons-nous, ceux qui ne partageront pas cette émotion de *Camilla*, tant son récit est simple, naturel, vivant—disons le mot, évangélique! Et que d'autres pages nous devrions ajouter à celle-là. Celle, par exemple, de la séance orageuse du Sanhédrin (p. 271), celle de l'agonie à Gethsémani (p. 336)! Mais nous ne pouvons qu'y renvoyer nos lecteurs. Pour peu que leur âme soit chrétienne, ils y trouveront d'admirables sujets de méditation. Rarement, le grand drame de la Passion, si souvent raconté et commenté, nous a paru plus vivant et plus vibrant.

Les seize pages que M. Routhier consacre à la discussion des deux jugements qui ont condamné Jésus, celui du Sanhédrin et

celui de Pilate, sont certainement parmi les plus impressionnantes. On voit que c'est un magistrat qui parle. Sa double révision, si claire et si juste, restera sans appel possible: les Juifs étaient des haineux et Pilate fut un lâche. Il n'y a pas un avocat, pas un juriste chrétien, que la lecture de ces pages (de 380 à 396) n'intéressera profondément.

Que si l'on nous demandait une dernière citation où se résume et se synthétise, pour ainsi parler, l'affirmation de foi—très belle et très littéraire, mais avant tout sincère—que veut évidemment être le nouveau volume de M. Routhier, nous choisirions, à la page 408, l'admirable conclusion du chapitre *Au Calvaire*. Nous la laissons à nos lecteurs, en terminant cette étude trop imparfaite, comme l'expression typique et la note caractéristique du beau livre, si chrétien; de notre distingué compatriote.

Ah! Satan! Que tu devais rire ce jour-là de celui que tu transportais sur une montagne trois ans auparavant, à qui tu offrais tous les royaumes de la terre et qui les avait refusés! — Ah! pharisiens, sadducéens, hérodiens, chantez victoire et triomphez. Car la suprême agonie de Jésus s'achève. La vision effrayante qui l'a terrassé au jardin de Gethsémani repasse en ce moment devant ses yeux. La grande vague de sang monte, se soulève et vient battre le pied de la croix. Dans un instant elle va tout submerger. Sa tête sanglante est tombée inerte sur sa poitrine. Ses cheveux sont descendus sur sa face auguste, et voilent ses regards. Sa voix plaintive a fait entendre ce pénible aveu de son impuissance: "Mon Dieu! Mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné?" — Ennemis de Jésus, triomphez tous; mais hâtez-vous, car l'heure de votre défaite est proche! Et tout ce que vous croyez perdu est sauvé! Et tout ce qui vous semble fini va recommencer! — Jésus rend le dernier soupir. Mais à ce moment suprême il relève la tête, et il pousse un cri si puissant qu'il retentit jusqu'au fond des tombeaux, comme le clairon du jugement dernier. Le Temple de Salomon l'a entendu, ses lourdes portes de bronze s'ouvrent d'elles-mêmes, et le voile du Saint des Saints se déchire; le feu sacré s'est éteint au grand chandelier d'or, la terre tremble, les rochers se fendent, les tombeaux s'ouvrent et les morts ressuscitent. — Singulier vaincu en vérité, que Celui qui annonce ainsi sa défaite à l'univers! — Le soleil était déjà en grand deuil; voici la terre qui souffre à son tour, et qui tremble. Et pour remplacer les vivants qui ne veulent pas reconnaître le vrai triomphateur, les mortsh se lèvent et signalent sa victoire. — Aberration monstrueuse de la liberté humaine! La créature raisonnable est restée sourde à la voix de son Créateur, mais la nature physique l'a entendue! — Le cri désespéré d'un Dieu n'a pas remué les coeurs

des hommes, mais il a ébranlé les entrailles de la terre et les profondeurs des cieux ! — Et cependant, après le dernier cri que Jésus ait fait entendre à la terre, et dans le silence solennel qui suivit, il y eut une voix humaine qui s'éleva, et qui eut le courage de jeter la première, à la face des persécuteurs la grande parole de foi : "Cet homme était vraiment le Fils de Dieu !" — Vous avez reconnu le Centurion.

Ajoutons un dernier mot pour dire à M. le juge Routhier que son *Centurion*—c'est notre voeu et notre espoir—pour l'honneur de notre foi et de nos lettres, sera "reconnu" par de longues générations de Canadiens.

Elie-J. Auclair.

Note Archéologique ⁽¹⁾

Une des découvertes les plus intéressantes qui aient été faites récemment en Egypte est celle du récit, en caractères hiéroglyphiques, des sept années de disette mentionnées dans la *Genèse*. C'est Brugsch-bey, le collègue de M. Maspero au musée du Caire, qui est l'auteur de cette trouvaille et qui en a traduit le sens. L'inscription raconte que le Nil n'ayant pas répandu ses eaux fertilisantes pendant sept années la végétation sécha et périt, le sol ne donna plus de récoltes et le pays fut en proie à la famine, à la peste et à la misère. La date de cette inscription remonte à 1700 ans avant Jésus-Christ, et elle coïncide avec celle qui clôt la période des années de stérilité dont il est question dans la *Genèse*.

C'est ainsi que, depuis un demi-siècle, les découvertes effectuées en Egypte, en Palestine, en Chaldée, en Assyrie, viennent à leur heure témoigner de la véracité des Livres Saints, base et raison de notre foi. Aujourd'hui, le Louvre et le British Museum s'emplissent de pierres gravées, de sculptures et de morceaux d'argile, qui sont la contre-épreuve des récits bibliques. La confirmation est éclatante. Les fouilles sont conduites d'après les indications de la Bible. Les données bibliques et les données assyriennes se confirment réciproquement. La création, la chute originelle, le déluge, et autres faits des premiers âges de l'humanité, sont autant d'épisodes dont se composent les fragments d'un vieux poème chaldéen, bien antérieur à Moïse, et qui a été découvert en 1872. La onzième tablette de cette épopée traite du déluge, et il y est dit que les hommes qui périrent dans cette catastrophe "retournèrent à la boue d'où ils avaient été tirés".

(1) *Records of the Past*, septembre-octobre 1908, p. 259.

Il y a un abîme, toutefois, entre ce vieux poème chaldéen et le récit biblique, si on les considère au point de vue du dogme et de la morale. Le récit chaldéen est d'un grossier polythéisme, tandis que les pages de la Genèse contiennent les vérités non altérées de la Révélation primitive, avec un Dieu unique, créateur et conservateur de toutes choses.

Alphonse Gagnon.

Québec, mars 1909.

A Travers la Nature

LE GRILLON



Le grillon est le petit musicien du foyer et l'ami de la maison, c'est un insecte de famille. L'âtre est son sanctuaire, la cheminée son univers, la plaque en fonte où s'appuient les landiers, sa forteresse et son paravent.

Le grillon est une petite bête frileuse et sédentaire qui s'en va d'un chenet à l'autre et croit, sans doute, avoir fait le tour du monde quand elle a fait le tour de la cheminée.

Dans le monde des insectes, le grillon est un ancêtre. Partout on le rencontre à l'état fossile; et je ne sais combien de millions d'années avant l'arrivée de l'homme sur la terre, il faisait retentir les solitudes préhistoriques de son cri-cri mélancolique et lent qu'aucune oreille ne pouvait entendre.

Avec sa grosse tête et sa robe noire qui semble à la fois rousie au feu et couverte de suie, le grillon n'est pas, à coup sûr, un insecte coquet: mais c'est l'enfant de la maison. On respecte et l'on aime ce petit génie du foyer qui mêle sa chansonnette aux murmures des bouilloires, au pétilllement des étincelles et aux plaintes harmonieuses du vent qui gémit par la cheminée.

Quand tout dort dans la maison le grillon chante. On dirait la petite fée des cendres veillant au foyer.

Pour' le grillon le chat, autre frileux, est un géant, un ogre, un fléau, un monstre. Mais le grillon le connaît et il s'en méfie, il n'est pas assez naïf pour croire à l'indifférence débon-

naire, à l'air endormie, aux somnolences feintes et calculées de ce tartufe du foyer, de ce tigre en raccourci du coin du feu.

Quand le chat allonge sa griffe, le cri-cri est dans son trou et aux ronrons hypocrites de son ennemi, l'insecte répond par une note familière et gouailleuse qui éclate comme une ironie derrière la plaque du foyer.

Les champs et les bois ont leur grillon, comme les fours et les cheminées. C'est l'orchestre rustique des sillons, et des coiteaux. Sa voix se fait entendre dans les blés et dans les vignes comme s'il chantait le pain et le vin de l'homme.

Il est très étrange ce concert du cri-cri des champs; monotone et lent comme une musique arabe, il a l'infini, ondule et se perd dans les plaines, embrasse toute la création.....

Chaque trou a son musicien, chaque brin d'herbe sa chanson, et ces millions de voix s'élèvent, se répandent, se mêlent dans un bruissement confus, hymne mystérieux de résurrection et de vie.

Dans presque tous les pays, le grillon est regardé comme le bon génie de la maison. Il s'associe, dit-on, aux joies et aux peines, à la vie du foyer. Sa voix qui résonne dans les cendres, endort nos petits enfants, et réveille nos garçons de ferme bien avant le chant du coq. Elle se réjouit des travaux de la journée, de l'espoir des récoltes: elle parle des absents, de l'aïeul qui dort sous une croix du cimetière, de la fille bien-aimée qui quitta la ferme au bras d'un époux....

Je n'affirmerai pas que le grillon songe à tout cela, qu'il fait une biographie chantée de tous les membres de la famille, mais je note en passant ces croyances populaires, cette foi naïve et charmante qui s'en va...

J'ai vu sur les marchés de l'Algérie des Arabes qui étalent de petites cages entre des pipes, des boîtes de parfums et des oeufs d'autruche.

Savez-vous ce qu'il y a dans ces petites cages? Des grillons: des grillons chanteurs, des grillons porte-bonheur qui s'en iront égayer de leur cri-cri sonore et familier, la tente de l'Arabe, ou la chaumière du Kabyle.

En Franche-Comté, avant de se coucher, la maîtresse de la maison place une écuelle d'eau dans le coin de la cheminée.

Après avoir chanté toute la nuit, le grillon viendra s'y désaltérer.

Souvent on trouve le pauvre insecte noyé dans son écuelle.
J'allais dire dans son verre.

Victime de son art, le petit musicien est mort pour avoir trop chanté.

Luc Dupuis.

Village-des-Aulnaies.

La Lutte contre la Tuberculose

M. le Dr. J.-L. Archambault, l'un des esprits dirigeants de la profession médicale de la ville de Cohoes, et je dirai même de l'Etat de New York, ayant été invité par le Bureau de Santé de l'Etat à prendre une part active dans la lutte générale contre la tuberculose, a résumé les différents aspects pratiques de la question dans une très intéressante allocution qu'il a donnée aux citoyens de sa ville. C'est une aubaine, dont est fière à juste titre la Direction, que de pouvoir en faire profiter ses lecteurs. Il serait superflu pour nous de présenter M. le Dr J.-L. Archambault à nos lecteurs. Tous ceux d'entre nous qui sont au courant du "mouvement canadien-français" aux Etats-Unis, savent que le Dr Archambault est à l'avant-garde depuis longtemps. La position enviable qu'il occupe dans les rangs de la profession médicale américaine, assure à ses dires une valeur indiscutable. Cette conférence qu'il a faite au public américain résume admirablement le point de vue hygiénique, économique et social de la question de la tuberculose. C'est donc avec une vive satisfaction que nous présentons à ceux de nos lecteurs qui n'auraient pas encore l'avantage de le connaître, M. le Dr J.-L. Archambault, de Cohoes, l'un des nôtres les plus brillants et les plus en vue dans la république voisine.

E. ST-JACQUES.

CONFÉRENCE CONTRE LA TUBERCULOSE

Monsieur le président, mesdames et messieurs,

C'est le cas de dire: Les murs parlent!

De quelque côté que se portent vos regards dans cette salle, vous êtes frappés de la manière la plus vive par tout ce que vous voyez. C'est en effet le but de cette grande Exposition de présenter à votre attention des leçons de choses, qui parlent aux yeux, qui sautent aux yeux!

Et je ne doute point que l'ensemble de tous ces tableaux, quand vous les aurez étudiés, n'entre profondément dans votre

imagination et ne devienne pour vous tous le plus instructif et le plus salubre des spectacles.

Et l'objet en vaut bien la peine. De quoi, en somme, s'agit-il? De quoi est-il question?

De cette terrible maladie de la *Tuberculose*, qu'on a appelée avec raison la *Peste Blanche* des temps modernes: fléau comparable à la *Peste Noire* qui sévissait au moyen âge, au temps des Croisades, et qui coûta la vie au roi de France saint Louis; fléau comparable aux Sept Plaies d'Egypte dont nous parle l'Écriture sainte, à la mémorable famine par laquelle Jacob fut amené à retrouver au faite des honneurs son fils Joseph vendu par ses frères.

Et voici la preuve que je n'exagère pas. Combien coûtent au monde entier les ravages exercés par la consommation? Au-delà de 1,000,000 de vies par année (1,095,000). Combien aux États-Unis? 200,000 vies par année. Combien à l'État de New York? 16,000 vies bien comptées. Il meurt deux fois autant de monde de consommation que d'aucune autre maladie. Il meurt deux fois autant de monde de consommation que de toutes les autres maladies contagieuses mises ensemble.

La statistique a démontré que, durant les quatre dernières années, la consommation a causé trois fois plus de mortalité aux États-Unis que la guerre civile américaine pendant les quatre années qu'elle a duré.

La statistique a aussi démontré que, dans l'État de New York, Cohoes, Albany, Troy, Rensselaer et Kingston sont au premier rang en fait de mortalité par la consommation.

Si maintenant vous calculez la perte que représente, au point de vue de la richesse publique, cette énorme hécatombe, on estime que pour l'État de New York seul cette perte s'élève à \$70,000,000, par année.

Et que serait-ce, si l'on envisageait le spectacle des misères, des souffrances et des deuils, beaucoup plus poignant encore, surtout quand on considère que c'est durant la période la plus active et la plus productive de l'existence, c'est-à-dire, entre la vingtième et la cinquantième année, que la consommation compte surtout des victimes?

Il n'est donc pas étonnant que la lutte soit engagée de toute part.

Dans presque tous les pays du monde, vous voyez des organisations semblables à celle-ci. Partout on prêche la croisade et on se porte au combat. Le mouvement a débuté parmi les médecins, comme il le devait. Puis, les médecins de chaque pays se sont réunis en *Conventions Nationales* annuelles, enfin on a tenu de grands *Congrès Internationaux*.

Comme vous le savez, le dernier Congrès a été tenu à Washington en septembre dernier. Le précédent Congrès avait eu lieu à Paris, en 1905. Ces congrès se répètent tous les trois ans.

Au Congrès de Washington s'étaient donné rendez-vous les représentants les plus distingués de toutes les parties du monde: les maîtres de la science—médecins, hygiénistes, sociologues, philanthropes. Songez-y, ils étaient 7,000, tous assemblés non pour leur profit personnel, mais pour le bien de l'humanité. Ce congrès a eu un énorme retentissement, et les travaux des différentes commissions, comme les débats qu'ils ont fait surgir, livrés aux mille vents de la publicité, ont été reçus et suivis par le grand public avec une avidité vraiment fiévreuse.

La croisade déjà engagée contre le grand ennemi en a naturellement reçu un regain d'ardeur. Et il en devait être ainsi.

Quel a été en effet le plus clair résultat de ce Congrès?

Ça été de mettre au point les notions déjà acquises, les notions que la science a érigées en principes ou en lois, surtout dans ces dernières années, et de leur conférer la consécration de son autorité.

Or, ces notions, ces lois, vous me demanderez: Quelles sont-elles?

Voilà précisément le point capital — et c'est par leur étude que nous entrons dans le vif de la question.

La première de ces lois, c'est que la consommation n'est pas, comme on le croyait autrefois, une *maladie héréditaire*, mais que c'est au contraire une maladie communicable, une *maladie contagieuse*—au même titre, quoique différemment, que la picote, la scarlatine, la rougeole, la diphtérie—une maladie qui se contracte, une maladie qui *s'attrape*.

La deuxième loi, c'est que, à l'instar de toutes les maladies

qui se communiquent et qui *s'attrapent*, elle peut ne pas *s'attraper*. Contre un mal dont on hérite, qui nous est transmis avec le sang, on comprend qu'on ne puisse pas se défendre. On reçoit la vie qu'on nous a donnée. Mais un mal qui *s'attrape*, on n'a qu'à l'éviter, on n'a qu'à ne pas se laisser *attraper*. Et pour cela il n'y a qu'à en prendre les moyens. Donc la deuxième loi, c'est que la consommation peut être prévenue.

Il est une troisième loi, aussi fermement établie que les deux autres : c'est que la consommation est guérissable.

Entendons-nous. Elle n'est pas guérissable à tous ses degrés, ni à toutes ses périodes. Elle est guérissable, si elle est prise à point. Les cas pris au début, dès les premiers symptômes, donnent 82 p. c. de guérison. Ce sont-là les résultats obtenus dans les maisons de santé, dans les sanatoriums, comme celui du Dr Trudeau, de Saranac, comme celui de Ray Brook, consacrés au soin exclusif des tuberculeux au premier degré. Même dans les cas modérés, on obtient encore 22 p. c. de guérison. Il n'y a que les cas avancés qui soient tout à fait incurables. Il y a loin de là à l'opinion ayant cours autrefois que, lorsqu'on avait la consommation, c'en était fini!

Voilà donc trois lois fondamentales. La tuberculose est *contagieuse*. Elle peut être *prévenue*. Elle est *guérissable*.

Et ces trois lois fondamentales ont révolutionné l'idée qu'on se faisait de la consommation, et aussi les moyens de la combattre et de la vaincre.

Et le progrès dans la lutte entreprise sera d'autant plus rapide et plus complet qu'on réussira mieux à inculquer dans l'esprit de nos populations les doctrines nouvelles, qu'on les fera mieux pénétrer dans nos moeurs, dans nos habitudes, et dans notre législation.

Je viens de vous dire que la consommation n'est pas *héréditaire*, mais *contagieuse*.

Je comprends—vous en voulez la preuve?...

Ah! je pourrais bien vous répondre par une expérience toute personnelle, et vous citer le fait suivant qui s'est passé sous mes yeux, oui, sous mes yeux, ici, à Cohoes, dans ma pratique de médecin. C'est tout simplement l'histoire d'une famille de dix ou onze enfants, tous morts de consommation, moins un, mort lui-

même plus tard d'autre chose, tous morts avant le père et la mère. La mère est morte assez récemment, de pure vieillesse, je crois, chez les Petites Soeurs des Pauvres. Le père a longtemps traîné de paralysie avant de succomber. L'un et l'autre étaient près de leurs 80 ans. A coup sûr, ils n'étaient pas consommateurs. Et non plus ne l'était le fils qui est mort d'autre chose. Et pourquoi celui-là a-t-il échappé? C'est que, alors qu'il était encore jeune, on avait enfin changé de logis. On s'était éloigné de la maison qu'avait infectée la première victime atteinte de consommation. Celle-ci l'avait probablement contractée au lieu de son travail. Et comme alors on ne savait pas que la maladie était contagieuse, qu'elle *s'atrapait*, comme on ne prenait aucun soin de s'en défendre, et comme dans la famille on était tendrement dévoué les uns aux autres, comme on s'entraidait, comme on se rendait tous les services, comme on se soignait à tour de rôle, aussi à tour de rôle, tous prirent la maladie, tous devinrent consommateurs, et tous succombèrent de la même implacable et sinistre façon. Et voilà comment une famille entière a disparu!

Mais je répondrai plus catégoriquement à votre question.

La preuve de la contagion de la tuberculose, elle réside dans la découverte faite il y a déjà quelque vingt ans, en 1882 exactement, par un médecin allemand, devenu célèbre depuis, du *germe* de la consommation.

Ce germe, ou comme on dit encore, ce *microbe*, ce *bacille*, a reçu le nom de bacille de Koch, du nom de celui qui l'a découvert. C'est un petit être animé, un animalcule vivant, une *petite bête*, si vous voulez, une petite bête qu'il faut grossir 1200 fois pour la voir au microscope. Eh bien, cette petite bête, si petite, si microscopique qu'elle soit, est l'un des ennemis les plus puissants et les plus redoutables de la vie humaine. Vous la voyez, figurée comme de petites virgules rouges, en nombre presque infini, dans le dernier disque à droite, sur le tableau au fond de ce côté-ci de la salle. On vous la montrera, dans un instant, sur l'écran, au moyen de la lanterne à projection. On vous fera voir aussi les ravages qu'elle peut causer dans les poumons. Or, ce bacille, on le retrouve dans toutes les maladies tuberculeuses. On le retrouve dans la consommation des os, telles que les

tumeurs blanches du genou et de la hanche, la carie des vertèbres qui produit le mal de Pott et rend bossu, les enflures des glandes du cou qu'on appelle communément les scrofules ou les écrouelles. Mais on le retrouve surtout, et au premier chef, dans les poumons des poitrinaires, et dès que le mal commence il apparaît dans les crachats. Et ce sont ces crachats qui, une fois expectorés, si on ne prend pas soin de les détruire, transportent et communiquent la maladie à de nouvelles victimes. Desséchés dans des linges, sur vos mains, sur le parquet de vos maisons, sur les trottoirs de vos rues, ils se réduisent en une fine poussière qui s'élève et se répand dans l'air, dans cet air que vous respirez, et ainsi l'abominable bacille se loge à nouveau dans la bouche, dans le nez, dans la gorge, et, par ces premières voies, se faufile jusqu'à l'estomac ou jusqu'au poumon, où il recommence son oeuvre néfaste.

Cela est donc entendu. Le bacille, voilà l'unique cause de la tuberculose! Pas de bacille de Koch dans l'air; pas de bacille de Koch dans vos organes, surtout dans votre poitrine; pas de cette petite vermine nulle part; pas de consommation! C'est la seule cause, il n'y en a pas d'autres.

Cela nous amène tout droit à nous demander comment peut-on prévenir la consommation?

En prenant certaines précautions.

Et ces précautions découlent logiquement de la connaissance que nous venons d'acquérir que la consommation est due à un germe particulier, et de la certitude où nous sommes que sans ce germe il n'y a pas de consommation. Il ne faut pas donner accès à ce germe. Il faut s'en débarrasser si on l'a acquis. Il faut à tout prix prendre les moyens de le détruire.

Quels sont ces moyens?

Tout d'abord la *propreté du malade*, puis la *propreté du logis*.

Un *consomptif propre* n'est un danger pour personne: ni pour ceux avec qui il vit, ni pour ceux avec qui il travaille. Ne vous laissez donc pas gagner par la peur folle et tout à fait désordonnée, qui déjà règne en certains milieux, et qui porte certains gens à être aussi barbares envers les malheureux affligés de ce mal que si elles étaient mises en présence d'une bête féroce. D'autant que ce n'est plus de la philanthropie, et encore moins

de la charité chrétienne. Une *maison propre*, bien entretenue, bien désinfectée, ne devient pas un foyer de contagion, ou elle cesse de l'être. On sait bien aujourd'hui que c'est la demeure que le malade habite, plus que le malade lui-même, qui communique la maladie. Il s'agit dans l'es-pèce d'empêcher que la maison ne soit infectée. Si cette double loi de la propreté du malade et de la propreté du logis, par laquelle toutes les sources de la contagion seraient taries, était strictement observée, il ne faudrait guère plus de quelques années pour voir la consommation disparaître presque entièrement. Mais comme elles ne le sont pas, il en faut de plus explicites.

La première de ces mesures de bien public, c'est le rapport au BUREAU DE SANTÉ de tous les cas de consommation. Cette mesure est devenue loi dans l'Etat de New York au cours de l'année dernière, et elle est *obligatoire* pour les médecins sous peine de délit, comme le rapport de toutes les maladies contagieuses lui-même.

Alors qu'elle n'était pas encore prescrite par la loi, cette mesure était déjà depuis quelques années mise en vigueur dans la ville de New York, et, comme preuve de son efficacité, il a été bientôt établi par la statistique que le progrès de la tuberculose était enrayé dans cette ville et que le taux de la mortalité avait baissé de moitié.

Et comment cela se fait-il? Comment ce progrès s'opère-t-il? C'est que, lorsque vous rapportez les cas de consommation, immédiatement le bureau de santé prend votre cause et la cause du public en mains, surtout la cause de la classe indigente. Si la maladie est trop avancée pour que le malade en revienne, aussitôt après le décès il procède, sans qu'il vous en coûte rien, à détruire le foyer d'infection en désinfectant votre demeure aux frais de la ville. Dans tous les cas, il vous donne, soit par l'officier de santé, soit par votre médecin lui-même, toutes les explications et toutes les instructions nécessaires pour protéger les autres membres de la famille.

Nous avons même lieu d'espérer qu'avant longtemps le Bureau de Santé fera davantage et que, grâce à une organisation qui est en marche, la ville viendra d'une manière substan-

tielle au secours des plus pauvres, des plus nécessiteux, des plus dénués.

Une deuxième mesure de grande importance, c'est le DIAGNOSTIC PRÉCOCE de la tuberculose: il s'agit de savoir le plus tôt possible que ce rhume que vous avez, qui vous agace, qui vous semble sans gravité parce qu'il n'altère pas encore votre santé, n'est pas le commencement d'une tuberculose, et que si, au contraire, il l'est, il ne faut pas le négliger, car la tuberculose n'est généralement guérissable qu'au début. Elle l'est alors en effet dans la proportion de 82 p. c. des cas, tandis que, une fois qu'elle a bien pris racine dans vos poumons et qu'elle les a endommagés, elle passe à l'état de *consommation confirmée*, avec de grandes cavités, de gros trous dans les poumons. Or, la consommation confirmée et avancée est *incurable*.

Donc, pour obtenir que votre maladie soit reconnue de bonne heure, dès l'abord, ne vous amusez pas à prendre des remèdes brevetés, des médecines "patentées", tous ces spécifiques connus et inconnus que de bons amis vous recommandent et dont les journaux publient les flamboyantes annonces. Ne perdez pas de la sorte un temps précieux, mais adressez-vous à votre médecin. Il vous examinera, il vous auscultera avec soin, et, au besoin, il enverra un échantillon de votre expectoration, de vos crachats, au laboratoire pour y constater, oui ou non, la présence du bacille de la consommation. Et cela, sans qu'il vous en coûte un sou, puisque c'est encore une ordonnance de l'Etat qui oblige le Bureau de Santé à faire cet examen gratis. Nous en sommes rendus au point que même les rayons X nous aident aujourd'hui dans cette question du diagnostic précoce et révèlent la présence des bacilles alors que les autres signes manquent.

De sorte qu'il n'y a presque plus d'excuse, ni pour vous ni pour les médecins, à ce que cette maladie ne soit pas reconnue à temps, et, une fois reconnue, à ce que vous n'ayez pas le bénéfice des meilleurs méthodes de traitement en usage de nos jours.

La troisième mesure qui s'offre à nous pour prévenir la consommation, et qui joue aussi un rôle suprême dans le traitement de cette maladie, c'est L'ISOLEMENT DU MALADE, au moyen d'hôpitaux spéciaux, consacrés à la tuberculose.

Il y a d'abord les sanatoriums pour le traitement des cas au début. Déjà ce genre d'institution diminue l'extension de la propagation de la maladie en guérissant nos malades, en les empêchant d'atteindre le degré de la maladie auquel ils ont plus de chance de la communiquer aux autres. De plus, une fois guéris, ces malades retournent dans leur famille et répandent la bonne nouvelle qu'on se guérit de la consommation. Ils sont bien instruits, eux, et bien pénétrés de l'importance des précautions à prendre, et ils instruisent les autres. Ils deviennent ainsi un centre d'informations, et leurs voix sont plus éloquentes pour prêcher les mesures préventives que tous les règlements.

Il y a aussi, et surtout, les hôpitaux pour les cas avancés. Il est à espérer que, avant longtemps, il y aura de ces hôpitaux érigés non seulement dans tous les Etats de l'Union, mais dans tous les comtés de chaque état, et que, pour un, le comté d'Albany, et aussi les comtés avoisinants de Rensselaer et de Saratoga, auront chacun le leur, et que ces hôpitaux seront construits d'une façon attrayante qui les rendent désirables aux malades et tout aussi bien à leurs parents et à leurs amis.

C'est sur ces hôpitaux que seront dirigés tous les cas avancés, devenus incurables, et dont les familles seraient indigentes au point de ne pouvoir leur donner les soins nécessaires, la nourriture convenable et fortifiante.

Comme la consommation sévit surtout dans les milieux les plus pauvres et, par là même, les plus insalubres au point de vue de l'habitation et les plus défectueux au point de vue des vêtements et de l'alimentation, on voit tout de suite quel bienfait seront ces institutions pour le consommateur nécessaire que nos hôpitaux ordinaires ne peuvent recevoir. On voit aussi quel bienfait ce sera pour la famille déchargée d'un soin onéreux, quelle disposition excellente ce sera pour empêcher que d'autres membres ne soient atteints, et par eux d'autres encore parmi leurs proches, leurs amis et leurs connaissances, puisqu'il est admis que plus le consommateur est avancé dans sa maladie plus il devient dangereux aux autres. C'est en effet le consommateur avancé et qui ne s'entoure d'aucune précaution, qui, par exemple, crache partout, qui est responsable au plus haut degré de la diffusion de ce formidable fléau.

Il est une quatrième mesure, qui s'impose à des villes aussi populeuses et aussi ravagées que la nôtre, et dont l'application ne peut tarder beaucoup plus longtemps, c'est l'ETABLISSEMENT D'UN DISPENSAIRE, relié à l'hôpital, sous la direction de l'Officier de Santé, avec visite à domicile par une ou deux infirmières ou gardes malades éduquées particulièrement dans ce but. Ce dispensaire serait comme un bureau d'information. L'idée française de cette organisation, c'est de la faire servir comme d'un centre de lumière pour le public. Il y viendrait faire son éducation hygiénique, en même temps qu'il y recevrait l'attention due à chaque cas en particulier ainsi que l'aide nécessaire. Bientôt il aiderait de lui-même à découvrir les foyers d'infection tuberculeuse, soit dans les logis, soit dans les ateliers. Les infirmières visiteuses porteraient le secours nécessaire à ceux qui sont incapables de se rendre au dispensaire, et du même coup elles instruiraient les malades des précautions à prendre pour ne pas propager la maladie. Soins médicaux, soins domestiques, sauvegarde sociale, tout marcherait de pair.

Il est un grand nombre d'autres mesures que je ne puis que mentionner—telles sont: la mise en force des règlements pour l'inspection des vivres, surtout du lait; la visite sanitaire des manufactures, des ateliers, des usines, des maisons de pension, des logis où s'entassaient malheureusement les classes pauvres; l'adoption des règlements municipaux destinés à présider à la construction de demeures et de boutiques plus en conformité avec les lois de l'hygiène; en un mot, tous les moyens propres à améliorer la vie générale et la santé du peuple.

Je me hâte d'arriver à la cinquième mesure, que j'ai gardée pour la dernière, comme étant la plus importante. Cette cinquième mesure préventive couvre deux points principaux: la destruction des crachats des consommateurs et la désinfection des chambres qu'ils ont occupées. Il y a déjà été fait allusion plus haut. Cette destruction des crachats s'impose de la façon la plus formelle, puisque c'est par ces crachats, par leur expectoration, que la consommation se propage, vu qu'ils contiennent les germes ou les bacilles qui la produisent. De même s'impose le nettoyage de toutes les chambres qu'un consommateur a pu occuper, surtout si ce consommateur était ignorant ou

imprévoyant. Par suite de son ignorance ou de son imprévoyance, il aura souillé le plancher ou les tapis, les murs, les tentures et les draperies, auxquels auront adhéré les bacilles desséchés, puis soulevés et disséminés dans l'air par le balayage et l'époussetage pratiqués à sec comme on a souvent la malheureuse habitude de le faire. Il faut donc réparer tout cela, non par un nettoyage ordinaire, mais par un nettoyage sanitaire accompagné d'une fumigation en règle. En-dehors d'une telle précaution, ne consentez jamais à occuper, surtout dans un logis de louage, la chambre occupée auparavant par un consommateur.

Il conviendrait bien de dire ici un mot sur la façon dont la science moderne entend le traitement ordinaire de la tuberculose. Mais j'ai déjà été trop long. Aussi ne vous dirai-je que peu de chose, et ce peu de chose je le trouve ici, dans ce tableau, au-dessus de nos têtes, exprimé de la manière la plus saisissante.

Que nous enseigne ce tableau? Repos et bonne nourriture; air pur et soleil. Et tout au bout: votre médecin! l'ami de la famille! le sage aviseur!

Votre médecin en effet, pour vous prémunir, vous répétera tout ce que je vous ai dit ce soir, et bien d'autres choses. Si vous êtes atteints, il fera un diagnostic précoce, et il vous enseignera tout de suite la meilleure manière de vous soigner. Il vous dira si vous pouvez travailler ou non, et dans quelle mesure. Il vous dira si votre état le permet. Il vous dira s'il ne vous faut qu'un repos relatif, ou au contraire un repos absolu.

L'exercice, trop d'exercice, allant jusqu'à la fatigue, est préjudiciable. Il vous faudra peut-être abandonner votre emploi. Dure nécessité, quand c'est le malade lui-même qui est tout le soutien de la famille. Et cependant, la guérison est à ce prix. Si vous ne vous arrêtez pas à temps, la maladie vous arrêtera quand même, et alors il sera trop tard.

Le médecin vous dira de vivre au grand air, la nuit comme le jour! Il insistera sur la ventilation, pratiquée tous les jours, de toutes les pièces du logis, mais surtout des chambres à coucher. Il vous dira d'être particulier sur la qualité de vos aliments, de n'employer que les meilleures viandes, et beaucoup d'oeufs frais

et beaucoup de lait. Pour la consommation comme pour la fièvre typhoïde, il y a du danger à faire usage de vivres contaminés, de breuvages pollués, et au moyen desquels l'affreux bacille peut s'introduire dans votre économie. Le médecin vous indiquera ceux des aliments qu'il convient de bien faire cuire, de cuire à fond. Entre autres choses, il vous répètera sur tous les tons de faire bouillir l'eau !

Mesdames et messieurs, il est temps de tirer de cette conférence quelques conclusions pratiques, sous forme d'autant de conseils. Ces conseils, les voici.

Ne crachez pas sur le trottoir ; cela propage la maladie et est contraire à la loi. Détournez-vous et crachez dans votre mouchoir, que vous ferez plus tard ébouillanter seul. Et comme, malgré tout, il y aura des délinquants, vous, mesdames, ne portez pas des jupes de robe traînantes. Craignez de souiller vos vêtements et de transporter cette souillure dans votre demeure plutôt que de montrer vos bottines même jusqu'à la cheville du pied. On vous regardera passer et l'on dira de vous avec un grain d'amour-propre national : voyez, nos Canadiennes, ce qu'elles sont intelligentes et accortes, et ce qu'elles entendent les lois de l'hygiène et les règles du bon goût ! Ne crachez pas sur le parquet de votre demeure, pas plus dans les corridors et la cuisine qu'au salon. Ne crachez pas sur les planchers des boutiques, des magasins, des usines, des filatures où l'on vous emploie, des églises ou des salles de spectacle où vous vous rendez, des voitures électriques et des voitures à vapeur dans lesquels vous montez. C'est dans ces endroits que ces crachats se dessèchent le plus sûrement, s'élèvent dans l'air, se mêlent à d'autres vilaines poussières pour les rendre plus vilaines et plus meurtrières, et en fin de compte passent dans l'organisme de victimes innocentes exposées à cet air vicié. Donc, dehors, crachez dans vos mouchoirs de toile, de coton ou mieux "de papier", que vous désinfecterez plus tard, ou que vous détruirez ; chez vous, à la maison, faites de même ou encore usez de crachoirs à moitié pleins d'eau que vous renouvellerez au moins une fois par jour, après les avoir bien nettoyés avec de l'eau bouillante. Les crachats recueillis dans l'eau ou dans une solution désinfectante ne sont pas dangereux.

Ne toussiez point sans vous protéger la bouche avec votre mou-

choir ou votre main. Vous intercepterez ainsi les fines gouttelettes et les invisibles particules emportées par la force de la toux à travers l'espace jusqu'à la figure de ceux avec qui vous causez. Ces gouttelettes, ces particules sont remplies peut-être de bacilles? Ces bacilles sont vivants et au suprême degré virulents!

N'embrassez personne quand vous toussiez, et ne souffrez qu'on le fasse si on tousse. N'habitez pas dans une maison où il n'y a pas d'air pur! Ne travaillez pas dans un établissement où il n'y a pas d'air pur! Ne couchez pas dans une chambre où il n'y a pas d'air pur! Ne couchez pas deux personnes dans le même lit, si l'une de ces personnes est malade, si elle a le rhume, si elle tousse.

Ne vous entassez pas non plus dans une même chambre, dans laquelle il y a à peine de l'air respirable pour une personne. Laissez au moins une fenêtre de vos chambres à coucher toute grande ouverte une grande partie de la journée, pour les bien aérer et les ensoleiller, et ouverte en partie, de par le haut, toute la nuit. Chaque clou que vous plantez dans votre fenêtre pour l'empêcher de s'ouvrir est un clou que vous enfoncez dans votre cercueil. Au contraire, l'air pur circulant en abondance dans votre intérieur et dans votre poitrine détruit les germes de la consommation. L'air pur aide à vous rendre vigoureux et à vous entretenir en bonne santé.

Ne mangez pas sans vous laver les mains. Ne négligez jamais le moindre rhume. Ne dépensez pas inutilement votre argent à acheter des remèdes qui guérissent tous les maux, y compris la consommation. Vous perdrez par là un temps précieux—le temps où vous êtes guérissables!

Ne faites usage ni de whisky, ni de bière, ni de boissons enivrantes d'aucune sorte. Tout cela ne vaut rien. Tout cela ne vous fera aucun bien. Bien au contraire, si vous êtes en consommation, soyez sûr qu'il sera bien plus difficile pour vous de guérir.

Ne travaillez pas outre mesure. Ne travaillez pas au-delà de vos forces. Ne travaillez pas sans bon sens; surtout vous, modistes et couturières. Voyez là, la pauvre femme dans ce tableau. Il est une heure et quart du matin, et elle travaille en-

core, courbée sur son ouvrage, penchée comme une esclave sur sa machine, et elle se fait mourir!

Enfin, un dernier mot, avant de nous dire bonsoir. Ne quittez pas la salle sans avoir inspecté cette superbe *Exposition* dans tous ses détails. Un tel avantage ne vous sera peut-être pas de longtemps offert. Lisez tous ces mottos écrits en gros caractères. Etudiez bien tous ces tableaux, toutes ces admirables leçons de choses. Visitez un par un tous ces ingénieux modèles de chambre à coucher, de lits, d'appareils pour les fenêtres, de tentes, de portiques, de "cottages" privés, d'hôpitaux, de dispositifs pour cures d'air et de soleil. Pénétrez-vous l'esprit de leur enseignement. Et vous retournerez chez vous convaincus que si vous observez fidèlement toutes ces précautions, la consommation n'aura pas de prise sur vous, et que vous aurez bonne chance, Dieu aidant, d'atteindre jusqu'aux limites extrêmes d'une profitable et verte vieillesse.

J.-L. Archambault.

A Travers les Faits et les Œuvres

La session anglaise. — La question des armements navals. — Deux courants dans le ministère. — Un compromis. — La construction des "Dreadnoughts". — Les informations du ministre de la marine. — Les progrès inouïs de la construction navale allemande. — Une profonde sensation. — Le discours de M. Balfour. — Agitation de l'opinion et de la presse. — Le péril allemand. — Une mise au point par M. Asquith. — L'élection partielle de Glasgow. — La question d'Orient. — Les efforts des puissances. — La Russie et la Serbie. — Celle-ci renonce aux revendications territoriales. — Une note autrichienne. — Réponse peu satisfaisante de la Serbie. — Situation critique. — La paix ou la guerre? — Une grève formidable en France. — Le cabinet Clemenceau. — Les élections italiennes. — L'attitude des catholiques. — M. Jean Richepin à l'Académie française. — M. Maurice Barrès. — Au Canada.

La session anglaise a pris une tournure sensationnelle, et c'est la question des armements navals qui lui a donné soudain ce caractère. Depuis quelque temps le cabinet délibérait pour établir sa politique sur ce sujet d'importance vitale. Deux courants s'accroissaient au sein du ministère. Les uns voulaient qu'on soumit aux Chambres un budget de construction maritime pourvoyant à la mise sur les chantiers de six vaisseaux de guerre du type formidable appelé "Dreadnought". C'était là ce que demandaient instamment les lords de l'Amirauté. Les autres s'opposaient à une aussi forte dépense pour le présent, et croyaient que quatre "Dreadnoughts" suffisaient dans les circonstances actuelles. Finalement, après de longues discussions en cabinet, le gouvernement résolut de demander un vote pour la construction de quatre de ces vaisseaux, et d'un cinquième au besoin, si les constructions des autres puissances le rendaient nécessaire. Le budget naval auquel on s'est arrêté est de \$175,713,500, soit une augmentation de \$14,000,000 sur celui de 1908-1909. On se propose de construire quatre "Dreadnoughts", six croiseurs cuirassés, vingt-deux contre-torpilleurs et plusieurs sous-marins qui devront coûter \$5,000,000. En proposant

son budget et en exposant ce programme, M. McKenna, le premier lord de l'Amirauté, ou pour parler plus clairement au lecteur français, le ministre de la marine, a prononcé un discours qui a singulièrement dépassé le but visé par l'orateur. Il voulait gagner l'adhésion des éléments considérables du parti ministériel hostiles aux armements excessifs. Et, dans son effort pour justifier son budget, il a créé un sentiment d'alarme qui a secoué l'Angleterre comme elle ne l'avait peut-être pas été depuis un siècle. C'est en donnant des informations sur les résultats obtenus par l'Allemagne dans la construction des "Dreadnoughts" que M. McKenna a produit cette profonde sensation. Il a rappelé que c'est un axiome reconnu par tout bon Anglais — que la Grande-Bretagne doit maintenir une marine suffisamment forte pour écarter l'invasion de ses rivages, pour protéger l'empire contre les tentatives hostiles et son commerce contre la destruction en temps de guerre. Les limites de ses armements navals sont déterminées par le progrès des puissances étrangères. Plusieurs d'entre elles, a fait observer le ministre, ont considérablement augmenté leurs flottes à l'heure actuelle, mais aucune dans des proportions égales à celles de l'Allemagne. M. McKenna a expliqué qu'il mentionnait cette dernière simplement comme point de comparaison pour établir la mesure de l'effort que l'Angleterre doit être appelée à faire, et il a manifesté en même temps le respect admiratif que lui inspire le degré d'efficacité professionnelle et administrative atteint par l'empire germanique. Il paraît certain que 13 "Dreadnoughts" et "Invincibles" allemands pourront être complétés en 1911, tandis que l'Angleterre pourrait avoir, au mois de novembre de la même année, 12 "Dreadnoughts" et 4 "Invincibles". Si l'Allemagne accélérât ses travaux de construction, elle pourrait avoir 17 de ces vaisseaux en avril 1912. L'Angleterre ne peut s'exposer à aucun risque, et si elle doit maintenir sa supériorité, l'Amirauté doit être mise en état de livrer 4 "Dreadnoughts" additionnels en mars 1912, ce qui donnerait ainsi 20 navires de ce type contre les 17 que pourrait avoir l'Allemagne. L'impression produite par ce discours du ministre a été rendue plus intense par les commentaires saisissants de M. Balfour. Le chef de l'opposition a fait cette grave déclara-

ration : "Une conclusion s'impose à mon esprit, c'est que pour la première fois dans notre histoire moderne nous nous trouvons face à face avec une situation navale tellement nouvelle et dangereuse que nous pouvons difficilement en comprendre toute la portée". Le leader conservateur a affirmé, d'après des informations qu'il a défié M. McKenna de contredire, que l'Allemagne a mis en commission 8 "Dreadnoughts", et qu'elle était en avance de plusieurs mois sur son propre programme. Si elle continue du même pas, a-t-il ajouté, la situation relative des deux nations en 1912 sera la suivante : Angleterre, 20 "Dreadnoughts"; Allemagne, 21; et si les Allemands suivent la pratique nouvelle adoptée par l'Angleterre de préparer d'avance les armements et les matériaux, l'Allemagne aurait alors 25 "Dreadnoughts". Les dépêches annoncent que l'effet de ce débat a été électrique. Les députés que jusqu'ici l'on avait considérés comme partisans des armements réduits, semblent eux-mêmes convaincus que l'heure des réductions est passée. Et depuis le 16 mars, la presse et l'opinion ont manifesté une nervosité peu habituelle en Angleterre. Un publiciste qui depuis quarante ans a professé énergiquement l'antimilitarisme, M. Frédéric Harrison, a écrit au *Times* une lettre de deux colonnes dans laquelle il pousse un cri d'alarme. "La flotte allemande n'est pas construite pour de lointains voyages, dit-il, mais elle a pour objet de servir de véhicule à une magnifique armée. Cette armée, nous le savons, a été exercée pour une soudaine descente transmarine, et chaque route, chaque pont, chaque forge dans l'est de l'Angleterre et de l'Ecosse sont étiquetés dans les casiers de l'état-major allemand. Si jamais notre défense navale était brisée et l'occupation militaire de nos docks et de nos arsenaux effectuée, le désastre qui s'en suivrait n'aurait pas de parallèle dans l'histoire moderne. Ce ne serait pas l'empire mais la Grande-Bretagne qui serait détruite. L'occupation de l'Angleterre par un envahisseur étranger serait à l'empire ce que l'explosion de sa bouilloire serait à un "Dreadnought". Le capital disparaîtrait avec la destruction du crédit. La famine, l'anarchie sociale, et un incalculable bouleversement industriel et financier en résulteraient. L'Angleterre pourrait végéter comme la Hollande, mais avant de recommen-

cer à vivre en liberté, elle aurait perdu la moitié de sa population qu'elle ne pourrait pas nourrir, et tout son empire colonial qu'elle ne pourrait plus défendre". M. Harrison termine ainsi son article: "Pendant quarante ans, j'ai élevé la voix contre toutes les formes d'agression, d'expansion impériale, et de militarisme continental. Peu d'hommes ont protesté plus énergiquement contre l'ajournement des réformes sociales et du bien-être populaire au bénéfice des conquête impériales. Mais de quelle inanité est tout ce langage au sujet de la réorganisation industrielle, tant que nous n'aurons pas garanti notre pays contre une catastrophe qui condamnerait notre peuple en masse à la misère et à la détresse?" On conçoit l'effet que de tels écrits doivent produire sur l'opinion. Au point de vue politique, ce soulèvement du sentiment national affaiblit encore la situation du ministère et donne une nouvelle arme à l'opposition. M. Balfour n'a pas manqué d'en profiter. Il savait quel coup terrible il portait à ses adversaires quand il s'écriait l'autre jour, dans son discours, que le fameux mot d'ordre du "two power standard" est maintenant une dérision, mais qu'on en est réduit à se demander si le "one power standard" pourra être obtenu, au moins en ce qui concerne les navires du type le plus nouveau et le plus formidable. Le chef conservateur a donné avis qu'il allait proposer un vote de censure contre le gouvernement pour "n'avoir pas considéré d'une manière adéquate la sécurité de l'empire", en proposant de construire quatre "Dreadnoughts" seulement cette année. La discussion de cette motion a été ajournée à la semaine prochaine. Dans l'intervalle, le premier ministre, M. Asquith, a cru nécessaire de faire une déclaration. Non-seulement, a-t-il dit, il n'existe aucune friction, mais il n'y a même aucune froideur entre l'Angleterre et l'Allemagne. Au contraire chacune d'elles comprend ce qui est dû à l'indépendance d'un grand peuple, et elles sont animés du sentiment mutuel que l'une et l'autre doivent avoir le droit de se préoccuper de leurs intérêts en matière de défense nationale. M. Asquith a ensuite fait cet exposé. Le premier "Dreadnought" anglais a déjà fait des croisières totales de 30,000 milles, et on ne saurait attacher trop de valeur à cette expérience. Mais c'est une erreur de vouloir multiplier trop rapidement les reproductions

stéréotypées d'un type nouveau. A la fin de l'année l'Angleterre aura sept "Dreadnoughts" en commission. L'Allemagne en aura probablement deux. En 1912 l'Angleterre aura 40 vaisseaux de guerre de première classe, avec un déplacement total de 585,000 tonneaux, non compris les "Dreadnoughts", et l'Allemagne en aura 20 avec un déplacement total de 241,000 tonneaux. A la même date l'Angleterre aura 25 croiseurs et l'Allemagne 8.

Tout cela est fort bien, mais pour le quart d'heure ce sont les terribles "Dreadnoughts" qui préoccupent surtout le peuple anglais. Et il ne veut être satisfait que si on lui assure une supériorité indiscutable dans ce type dont on a tant de fois proclamé la puissance. Evidemment la situation de M. Asquith devient très difficile. Il a dans son cabinet des hommes dont l'hostilité pour les trop fortes dépenses militaires est bien connue. Et ils ne sont pas quantité négligeable. Mentionnons seulement MM. Lloyd-George et Winston Churchill. Par contre les révélations relatives aux progrès inouïs des armements maritimes de l'Allemagne ont créé dans l'opinion et dans le Parlement même un courant puissant en faveur d'une politique navale énergique. Le premier ministre va avoir besoin de toute son habileté pour éviter les écueils et concilier ces tendances divergentes.

Au milieu de toutes ces difficultés le gouvernement continue à voir son prestige s'affaiblir par la perte d'élections partielles. Un de ses derniers échecs est celui qu'il a subi à Glasgow. Son candidat, M. Gibson Bowles, y a été battu par le candidat conservateur, M. Scott-Dickson, par environ 2,500 voix; ce siège était occupé auparavant par un libéral. Ce qui a rendu cette élection particulièrement intéressante c'est la manière dont le vote irlandais s'est comporté dans cette circonscription. Depuis l'interdiction de la procession du Saint-Sacrement l'été dernier, les Irlandais catholiques ont voté avec ensemble contre le gouvernement dans les élections partielles. A Glasgow, on s'accordait à reconnaître qu'ils seraient les maîtres de la situation. Le mot d'ordre que donneraient sans doute les chefs nationalistes était attendu avec impatience. Il fut connu quelque jours avant le scrutin. MM. John Redmond et O'Connor demandèrent aux Irlandais de voter pour M. Gibson Bowles qui s'était

prononcé en faveur du Home Rule, tandis que son concurrent était considéré comme un adversaire. Et cependant M. Scott-Dickson a été élu à une forte majorité. Il faudrait en conclure que les électeurs irlandais ont donné à leur sentiment religieux le pas sur leur allégeance politique.

* * *

La question d'Orient n'a pas cessé durant ces dernières semaines de donner de la tablature aux chancelleries européennes. C'est à l'horizon de la Serbie que se sont concentrés les nuages orageux d'où peuvent sortir la foudre. L'agitation belliqueuse n'a pas décliné à Belgrade et dans le reste du royaume; les préparatifs militaires ont été poursuivis, et cet état de choses justifie la défiance et l'initiative de l'Autriche qui, de son côté, se prépare à toutes les éventualités. Cependant les efforts des puissances ont constamment tendu au maintien de la paix. Et la dernière intervention de la Russie, a peut-être été la démarche la plus propre à l'assurer qui se soit produite jusqu'ici. C'est probablement après entente avec la France et l'Angleterre qu'elle a eu lieu. La note russe est rédigée sous forme de conseil à la Serbie. Il y est dit que les puissances ne sont pas disposées à appuyer des revendications territoriales de la part du gouvernement serbe, et que, si celui-ci veut conserver les sympathies de l'Europe, il doit renoncer à insister sur des exigences qui pourraient amener un conflit entre lui et l'Autriche-Hongrie. La note ajoute que la Serbie, dans les conditions existantes, devrait déclarer ouvertement qu'elle abandonne ses exigences territoriales, et qu'elle abandonne tout ce qui se rattache aux questions pendantes à la décision des puissances. Alors celles-ci, pourront employer tous leurs efforts en faveur des intérêts serbes.

Cette démarche de la Russie a provoqué une réponse assez prompte de la Serbie. La note serbe a été transmise aux cabinets de Saint-Pétersbourg, de Berlin, de Paris, de Vienne, de Rome et de Constantinople. Après avoir fait allusion aux conseils amicaux du gouvernement impérial russe, elle déclare que la Serbie n'a ni l'intention de provoquer la guerre avec l'Autriche

ni le désir de changer ses relations juridiques avec elle. Elle ajoute que la question de la Bosnie et de l'Herzégovine est une question européenne. Et comme il appartient aux puissances signataires du traité de Berlin de porter une décision, non seulement, concernant l'annexion, mais aussi concernant la nouvelle rédaction de l'article 25 de ce traité, la Serbie, ayant confiance dans la sagesse et la justice des puissances, leur remet sa cause, sans réserve comme au tribunal compétent, et ne demande en conséquence à cette occasion de l'Autriche-Hongrie aucune compensation territoriale, ni économique, ni politique. Ce document est très habile; son ton modéré est de nature à concilier à la Serbie les sympathies européennes. Après sa publication se pose plus que jamais la question de la conférence.

A Vienne la note serbe n'a pas semblé parfaitement satisfaisante. Il n'y était pas question de la suspension des armements et on considérait ce point très grave. En outre, le gouvernement autrichien avait lui-même fait une communication à la Serbie, et la note de cette dernière aux puissances ne pouvait être considérée comme une réponse directe à l'Autriche. Dans cette communication le cabinet de Vienne informait celui de Belgrade que, vu l'attitude présente de la Serbie, il lui avait paru impossible de soumettre aux parlements austro-hongrois le traité de commerce conclu l'année dernière entre les deux pays. Le gouvernement autrichien exprimait l'espoir que le gouvernement serbe modifierait son attitude au sujet de la Bosnie et de l'Herzégovine et signifierait son intention bien arrêtée de reprendre avec l'Autriche-Hongrie des rapports de bon voisinage. Le cabinet de Vienne attendrait une réponse dans ce sens pour ouvrir de nouvelles négociations relatives aux relations de commerce et de trafic avec la Serbie. La réponse est venue mais elle est évasive, le gouvernement serbe déclarant qu'il n'est pas à même de mêler la question de l'annexion considérée comme européenne, avec celle du traité de commerce. L'Autriche s'est montrée très irritée de cette attitude, et à l'heure où nous écrivons les dépêches sont à la guerre. Cependant il nous semble que les hostilités peuvent encore être évitées ⁽¹⁾.

(1) Elles ont été évitées. Depuis que ces lignes ont été écrites, les dépêches ont annoncé l'abandon des prétentions de la Serbie et la reconnaissance des faits accomplis en Russie et en Herzégovine par les puissances européennes.

* * *

En France, le gouvernement a dû faire face à une grève générale des employés de télégraphe, de téléphone et des postes. A la suite d'une réunion pour protester contre certaines mesures proclamées vexatoires, les mécontents avaient voulu aller manifester devant le ministère des travaux publics. Ils finirent par se heurter à la police. Une bagarre s'en suivit, et quarante arrestations furent opérées. En présence de ces tentatives d'intimidation, MM. Barthou, ministre des travaux publics, postes et télégraphes, et Simyan, sous-secrétaire d'Etat, résolurent de tenir bon, et la grève éclata. Tout d'un coup la France se trouva privée de communications téléphoniques et télégraphiques avec le reste du monde, et Paris se vit complètement isolé. Il fallut enrôler des opérateurs d'occasion, ou commander des télégraphistes militaires et maritimes. Et malgré ce secours, des milliers de dépêches s'accumulèrent dans les bureaux sans pouvoir être expédiées. Au point de vue des affaires et des relations internationales un tel état de choses était absolument désastreux. Le premier ministre Clemenceau refusa d'offrir des conditions de règlement aux grévistes, tant que la grève durerait. Il s'écria : "les employés veulent la bataille, nous l'acceptons; nous ne céderons pas et j'ai confiance que nous allons l'emporter". Le 17 mars on prétendait qu'il y avait 200,000 télégrammes et deux millions de lettres non délivrées à Paris.

La question a été portée à la tribune de la Chambre des députés, et les socialistes ont proposé la formation d'une commission pour s'enquérir des causes de la grève. Le ministère a déclaré qu'il considérait cette proposition comme un vote de défiance envers lui, et qu'il la repoussait. M. Barthou a fait ressortir l'impossibilité pour le gouvernement de céder devant des employés révoltés, et il a informé très nettement la Chambre que le cabinet n'accepterait qu'un ordre du jour de confiance. Finalement, par 368 voix contre 24 l'ordre du jour suivant a été voté : "La Chambre des députés résolue à ne tolérer aucune grève des employés de l'Etat et ayant confiance dans le gouvernement pour rétablir la paix et l'ordre dans les services pu-

blics, approuve ses déclarations et passe à l'ordre du jour". Après ce vote le comité de la grève a eu une entrevue avec le ministre des travaux publics à qui il a fait connaître ses conditions : la démission de M. Simyan, sous-secrétaire des postes et télégraphes, et la promesse qu'aucun employé ne sera destitué pour cause de grève. Le ministre a déclaré que la question de M. Simyan relevait du Parlement, et que les employés en grève avaient déjà reçu des avis les conviant à reprendre l'ouvrage sans tarder. A partir de cette conférence la grève a perdu de sa force, et petit à petit les services paralysés sont rentrés dans l'ordre. Durant les débats à la Chambre on a justement fait observer aux ministres qu'ils récoltaient ce qu'ils avaient semé, et on a rappelé que deux d'entre eux avaient voté jadis en faveur d'une proposition reconnaissant aux employés le droit de grève.

* * *

Les élections italiennes ont eu lieu le 7 mars. Elles ont donné lieu à plusieurs incidents, dont l'un des plus intéressants, au point de vue catholique, a été la divergence de vues qui s'est manifestée entre *l'Osservatore romano*, interprète des instructions pontificales, et quelques candidats. Nous avons parlé dans une chronique antérieure de l'attitude de M. Meda, directeur de *l'Unione* de Milan, telle qu'elle se dessinait dans une interview de ce dernier publiée par le journal *l'Avanti*. Subséquemment M. Meda a publié son programme, et *l'Osservatore* s'est vu dans la nécessité de le critiquer. Le journal a fait observer que les déclarations de M. Meda allaient beaucoup au delà des bornes permises, et qu'elles étaient inconciliables non seulement avec le programme d'un député catholique, mais aussi avec la profession de foi pure et simple d'un catholique, fidèle et soumis au Pape et à ses enseignements. Parlant de Rome, M. Meda avait dit : "le coeur de l'Italie devenue une nation". *l'Osservatore* s'est demandé pourquoi le candidat paraissait-il oublier que Rome est surtout le "centre de l'Eglise universelle". La royauté constitutionnelle devrait-elle peser sur la conscience des catholiques italiens au point de leur interdire toute espèce de réserve en faveur des droits de l'Eglise. S'il fallait faire de telles déclarations spontanément pour entrer à la Chambre, cela signi-

fierait que les catholiques italiens ne peuvent y entrer qu'en laissant à la porte leur conscience, et la question se poserait de savoir s'il ne faudrait pas proclamer en Italie une nouvelle formule: que pour être député, il faut oublier qu'on est catholique. Dans sa réponse à l'*Osservatore*, M. Meda a exprimé la crainte que les reproches dont il a été l'objet ne serve d'arme aux adversaires. L'important organe catholique romain a répliqué que, parmi les adversaires, ceux qui sont tout à fait opposés ne désarmeront pas pour des déclarations du genre de celles de M. Meda. Quant aux autres, ils connaissent assez la loyauté des catholiques pour qu'il ne soit pas nécessaire de l'affirmer continuellement; ils savent que les catholiques électeurs se placent sur le terrain constitutionnel par le fait même de leur concours aux élections politiques, et n'y apportent ni sous-entendus, ni arrière-pensée et qu'ils veulent seulement ce qu'ils disent loyalement vouloir, à savoir: prêter leur concours efficace pour défendre la société contre les dangers dont la menacent ceux qui cherchent à en ébranler les bases religieuses, morales et sociales.

Les catholiques, ajoutait l'*Osservatore*, sont prêts dans ce but à donner leur concours à des candidats appartenant à d'autres camps, pourvu qu'ils offrent des garanties de vouloir concourir efficacement à cette oeuvre de conservation sociale; mais vis-à-vis des candidats catholiques, on a le droit de prétendre au moins à une prudence et à une réserve sur certains points réclamés par la conscience catholique. Si cette réserve était impossible pour des catholiques occupant une situation trop en vue, il faudrait en conclure qu'ils ne doivent pas se porter candidats.

Aussitôt que la lutte électorale a été sérieusement engagée, la question de la mesure dans laquelle les catholiques pouvaient y participer s'est posée d'une façon de plus en plus pressante. C'est encore l'*Osservatore romano*, parlant avec une évidente autorité, qui a donné le mot d'ordre. Il a rappelé d'une manière claire et précise les principes qui devaient la régler. Il a déclaré que les directions du Saint-Siège restaient celles de l'Encyclique *Il fermo proposito*, du mois de juillet 1905. S'ap-

puyant sur des citations décisives de ce document, il a résumé en ces trois points les devoirs des catholiques :

“1. La défense exprimée dans la fameuse formule *Non expedit* est rigoureusement maintenue comme règle générale”. En principe, donc, quand il s’agit d’élections législatives, les catholiques italiens ne peuvent ni voter, ni se présenter comme candidats.

“2. Cette loi prohibitive peut subir des dispenses, mais seulement pour des cas particuliers et exceptionnels.

“3. Cette dispense doit être accordée pour chaque cas individuel, par les évêques, et uniquement en vue de combattre et d’éloigner de la Chambre des hommes qui constituent un vrai péril pour la société, et qui veulent en ébranler les bases religieuses, morales et sociales.”

De la situation actuelle on a dégagé une nouvelle formule : des “catholiques députés”, soit, mais pas de “députés catholiques”. Il peut arriver que l’intervention des catholiques soit nécessaire, en certains cas, pour empêcher le succès de candidats dangereux pour les intérêts moraux et matériels de la société. Alors elle peut être permise, et “l’élu, dit l’organe officiel du Saint-Siège, sera un catholique revêtu du mandat législatif, mais non pas un député catholique dans ce sens qu’il représenterait à la Chambre les intérêts des catholiques italiens et ceux de l’Eglise, ni surtout qu’il y ait la moindre solidarité entre ce député et l’Eglise ou les autorités ecclésiastiques”.

Les candidats catholiques qui se sont présentés aux suffrages de l’électorat n’étaient malheureusement pas tous dans les conditions voulues par les directions du Saint-Siège. Ainsi à Naples, on avait d’abord annoncé que la direction diocésaine avait proclamé comme candidat politique le commandeur Rodino. Le lendemain, l’*Osservatore* contenait le communiqué suivant : “Nous avons publié hier soir que la Direction diocésaine de Naples aurait proclamé candidat politique le commandeur Rodino de Miglione.—Nous sommes autorisés à déclarer que la susdite Direction diocésaine, en ce faisant, n’aurait pas agi en conformité avec les règles données par le Saint-Siège, pour l’intervention des catholiques aux urnes politiques, et que son ordre du jour ne pourrait avoir d’autre sens que de conseiller à ces élec-

teurs de voter pour le commandeur Rodino". D'après les journaux italiens, on peut constater qu'environ trente candidats catholiques ont brigué les suffrages de leurs concitoyens. Trente sur cinq cent huit est une très faible proportion, et cela démontre que le *non expedit* est demeuré la règle générale pour les catholiques italiens.

Le scrutin du 7 mars a conservé une forte majorité au gouvernement Giolitti, tout en donnant plusieurs victoires régionales aux partis les plus avancés. Au lendemain des élections, on donnait les chiffres suivants : ministériels 275 ; opposition constitutionnelle 52 ; radicaux 31 ; républicains 17 ; socialistes 28 ; catholiques 15. Mais il y avait un grand nombre de ballottages. Le premier ministre, M. Giolitti, a été élu à la fois dans les deux circonscriptions de Messine. A Rome le Bloc sectaire, maçonnique et socialiste a triomphé. La capitale comprend cinq circonscriptions. Le premier collège a élu le républicain Pilalde Magga par 700 voix de majorité contre le modéré Teverani. Le deuxième a élu le socialiste Bissolati, directeur du journal *l'Avanti*, par plus de 800 voix contre le modéré Santini. Son succès a été d'autant plus remarqué qu'il a été remporté dans le quartier où se trouvent les palais royaux et les ministères. On dit que la candidature de M. Santini, le député sortant, était honorée des sympathies très prononcées de la reine-mère. Le républicain Barzilori a été réélu sans concurrent dans le quartier du Transtevere et du Borgo, de même que l'opportuniste Baccelli dans ceux du Champ-de-Mars. Dans le cinquième collège, il y a eu ballottage entre trois candidats qui ont eu respectivement 893, 871 et 810 voix. Les élections à Rome ont été malheureusement marquées par des scènes de violences et de fraude. La loi italienne prête à ces désordres. Elle décrète que les présidents et les assesseurs—ce que nous appelons les sous-officiers rapporteurs et les greffiers des bureaux de votation—sont élus par les électeurs présents dans la salle du scrutin à l'heure où s'ouvre le vote. On voit ce que des partis audacieux et turbulents peuvent tirer de cette disposition. Le 7 mars, les blocards romains avaient mobilisé leurs bandes, et presque sur toute la ligne ils ont été maîtres des bureaux. Voilà pourquoi les catholiques connus, les citoyens portant

soutanè ont eu toutes les difficultés possibles à voter, et souvent même n'ont pu y parvenir. Plusieurs religieux, électeurs, ont été brutalisés et évincés; un prélat éminent de Rome, Mgr Ceppelletti, patriarche latin de Constantinople a dû attendre deux heures avant de pouvoir faire enregistrer son vote. Outre la violence, la corruption électorale a aussi joué un grand rôle. La franc-maçonnerie avait des agents bien pourvus de munitions sonnantes. On a même affirmé qu'elle avait eu le concours d'un représentant diplomatique étranger qui aurait eu l'indécence de "distribuer de l'argent à Rome et hors de Rome, partout où la lutte contre la maçonnerie était la plus vive."

Les catholiques ont eu des succès surtout dans le nord de l'Italie, en Vénétie, en Lombardie, en Emilie. Deux provinces, Bergame et Brescia, ont été entièrement conquises par eux. Un jeune et brillant candidat, M. Longinotti, a battu par 500 voix le vice-président de la Chambre, M. Gorio. M. Meda est élu. En Vénétie, M. Roberti a battu le président de la commission du budget, un radical. A Palerme, un autre catholique, M. Pecoraro, a triomphé dans l'ancienne circonscription de Crispi.

En somme, les élections du 7 mars ne paraissent devoir changer en aucune façon l'orientation de la politique italienne.

* * *

Le 18 février dernier, M. Jean Richepin a pris séance comme membre de l'Académie française. Nous avons déjà esquissé ici, croyons-nous, la physionomie de ce poète, de ce dramaturge et de ce conteur, dont l'oeuvre est si touffue, si rutilante, et trop souvent si licencieuse et si blasphématoire. Il a eu un grand succès comme récipiendaire, et son discours a été d'une extraordinaire splendeur, et d'une prodigieuse opulence verbale. Il a fait un bel éloge de son prédécesseur, André Theuriet. Mais on peut dire que sa harangue a été surtout une glorification de la langue française. Pour en exalter les beautés, pour en faire apprécier les inestimables trésors, le charme, l'éclat, l'harmonie, la puissance évocatrice d'idées, d'images, de souvenirs et de traditions, il a prodigué à pleines mains toutes les magni-

ficences d'un style coloré, pittoresque, chatoyant, où la plantureuse surabondance du vocabulaire le disputait à la merveilleuse virtuosité de la mise en oeuvre. Cet amour passionné de la langue française, de la langue populaire qui animait tout le discours de M. Richepin, s'est résumé pour ainsi dire dans ce passage final, dans ce dernier élan : "Pour mon compte, si quelque maître des destins m'offrait le choix entre ce peu de choses, semble-t-il, que je viens de dire, et la certitude d'un nom porté jusque chez nos arrière-neveux par tous les buccins de la gloire, voici, n'en doutez pas, Messieurs, ce que je répondrais sans hésiter : "Puissé-je avoir, comme unique et suprême récompense à mon amour de notre langue, la joie de trouver, ne fût-ce qu'une fois, les mots au cri profond, à l'expression définitive, à l'image lyrique, qui entreraient dans le patrimoine de cette langue, assez pour qu'on ignore qu'ils sont de moi ; et périsse alors la mémoire de cette ombre vaine que fut mon nom, pourvu que mon souffle, tant que vivra notre race, continue à vivre sur ses lèvres, dans le verbe devenu chair où j'avais fixé et immortalisé pour elle un des battements de son coeur". Le discours de M. Richepin a été longuement et chaleureusement applaudi.

La réponse de M. Maurice Barrès a fait goûter une fois de plus au public académique la jouissance piquante du contraste. M. Barrès est, lui aussi un artiste ; mais sa prose est plus sobre, plus précise, plus nerveuse, plus apte à l'analyse psychologique que celle de M. Richepin. Son discours moins savoureux, moins éblouissant, était plus pénétrant et plus profond dans son élégance affinée et sa force contenue. Nous en aurons donné une exacte idée en citant les dernières lignes où Barrès, dans un rapprochement du récipiendaire avec son prédécesseur, met en regard la règle et l'indépendance : "Ce jeu, qui est bien dans la tradition de l'Académie, dit-il, a posé une fois de plus devant vous le grand problème qui touche la conscience de l'artiste : où trouver la perfection ? où nous affermir ? Est-ce dans la règle ou bien dans l'indépendance ? dans les aspirations sans limite, ou bien dans les réalités bornées qui nous entourent ? La règle toute seule et défendue avec superstition mène droit au formalisme stérile ; l'indépendance cultivée pour elle-même, c'est la confusion, le caprice, l'incôhérence ! Heureux celui qui par-

vient à conquérir son équilibre entre ces tendances ennemies, qui sans paralyser aucune de ses puissances de désir et sans rien négliger de ses réserves héréditaires, ne fait qu'une seule âme des deux âmes qui nous sollicitent tour à tour, une seule âme, à la fois audacieuse et disciplinée”.

* * *

A Ottawa la session fédérale ne semble pas devoir être d'une longueur exagérée. La besogne législative est passablement avancée. Le discours budgétaire sera prononcé sous peu et fournira la matière d'un débat. La proposition du gouvernement de prêter \$10,000,000 au Grand-Tronc-Pacifique sera aussi discutée à fond.

A Québec, la session ouverte le 2 mars, est la plus mouvementée que l'on ait vue depuis longtemps. Le débat sur l'adresse a duré huit jours, fait absolument sans précédent dans notre législature. L'opposition, plus forte en nombre,—elle compte 14 membres au lieu de 7—peut faire sentir plus sérieusement son action. L'adjonction d'un orateur comme M. Bourassa, et de plusieurs joueurs nouveaux comme MM. Lavergne, Patenaude, Cousineau, Sauvé, donne aux débats beaucoup de vie et d'intérêt. C'est M. Tellier, le respecté député de Joliette, qui a été choisi comme le chef de la gauche. La session promet d'être longue.

Thomas Chapais

Québec, 26 mars 1909.

Le Monde des Petits Êtres

Le rôle des Insectes dans l'industrie.—Les ennemis des Insectes.



OUTRE leur utilité dans l'ordre de la création —utilité telle, je le répète, que sans eux la vie deviendrait impossible pour nous sur notre planète—les insectes ont de plus une très grande importance dans l'industrie. L'homme a su diriger leur travail, et les utiliser eux-mêmes pour les faire servir à son bien-être. C'est ainsi que, en serviteurs aveugles et inconscients, mais toujours fidèles et infatigables, ils confectionnent nos soies, extraient des fleurs les sucres les plus purs pour en distiller le miel, ou servent comme produits chimiques, comme remèdes, comme aliments.

L'un des plus précieux est sans contredit le ver à soie ⁽¹⁾,

⁽¹⁾ Le ver à soie est la larve d'un papillon de la famille des Bombycides, le *Bombyx mori* L. A l'état naturel, la soie se présente sous la forme d'un filament très long et très ténu, dont les nombreux replis constituent, par leur juxtaposition et leur superposition, le cocon ovoïde où s'emprisonne la chenille pour effectuer sa métamorphose en chrysalide, puis en papillon. Une double opération, le dévidage et le moulinage, transforme ce filament en un fil très résistant, qui, par le tissage, donne le plus précieux des tissus.

D'après une légende persane, le premier couple de ver à soie aurait germé parmi la vermine qui pullulait sur Job. Mais laissons de côté la légende. C'est en Chine très certainement que l'industrie de la soie a pris naissance. Les auteurs Chinois enseignent que c'est Si-Ling-Ché, la principale des épouses du célèbre empereur Hoang-Ti, qui aurait découvert, en 2602, l'art d'élever des vers à soie et de fabriquer des étoffes avec leurs produits. Dès lors, une sorte de caractère sacré s'attacha à cette industrie. Confinée durant plus de vingt siècles dans les provinces du Nord, et monopolisée au profit de la cour, elle s'exerçait en grand mystère, sous la haute direction des impératrices initiées dès leur jeune âge à ses moindres détails; toute tentative

chenille élevée, depuis les temps les plus lointains, en véritable domesticité, par les Chinois. Ecartée de sa nature sauvage, cette chenille se prête maintenant merveilleusement à l'élevage, bien que, si l'on en juge par les autres espèces de la famille des Bombycides à laquelle cette espèce appartient, il n'en a pas dû être ainsi dans les temps primitifs.

Pour plusieurs raisons, l'élevage de ce ver à soie n'est pas praticable dans notre pays. Cependant nous possédons deux Bombycides qui, peut-être, pourraient remplacer avec assez d'avantage le Bombyx du mûrier; ce sont la *Samia cecropia*, Lin, et le *Telea polyphemus*, Cr. Les larves de ces espèces filent une soie forte, luisante et d'une qualité qui n'est peut-être pas inférieure à celle du ver à soie d'Asie. De nombreux obstacles s'opposent cependant à leur élevage; mais qui sait si, par de patientes recherches, on ne parviendra pas à vaincre ces obstacles? D'ailleurs, je reviendrai sur ce sujet en parlant de ces insectes, quand je traiterai des lépidoptères.

de divulgation des méthodes employées ou d'exportation d'oeufs étaient réprimée par les châtimens les plus cruels. Seuls pouvaient franchir la grande muraille, les étoffes et les fils de soie dévidés. Peu d'années avant notre ère, une princesse chinoise aurait, d'après la légende, révélé le précieux secret aux Japonais, puis, une autre, aux Thibétains, six cents ans plus tard.

De son côté, et concurremment avec la Chine, l'Inde produisait, depuis une haute antiquité, de la soie qu'elle tirait, selon toute apparence, comme de nos jours encore, non plus d'un ver domestiqué, mais d'un ver demi-sauvage, assez différent du Bombyx des Chinois.

Les civilisations orientales ne connurent que très tardivement cette matière. Aristote, le premier, fait allusion, dans ses écrits, à une espèce de ver sauvage (peut-être le *sphynx otus*), dont les secrétions, filées aux fuseaux, servaient à fabriquer des tissus légers et transparents. Dès cette époque, les marchands de l'Orient durent commencer à importer en Grèce les véritables étoffes de soie. Elles n'y furent d'ailleurs, à raison de leur prix, que d'un usage très restreint, et, à Rome, où cinquante ans avant notre ère, Jules César considérait comme un acte de magnificence inouïe d'en avoir paré le théâtre pendant une représentation, elles n'apparurent dans la toilette des grandes dames qu'à partir de Tibère, qui en interdit le port aux hommes. Enfin, sous Justinien, en 555, deux moines persans rapportèrent de Constantinople, dans un bâton creux, des oeufs de ver à soie, qu'ils firent éclore et nourrir avec les feuilles du mûrier noir si commun dans la contrée. Bientôt, chaque cité bysantine eut sa magnanerie et ses ateliers de tissage, produisant à la fois des tissus de soie pure et des tissus mi-soie et mi-coton.

Un autre insecte d'une grande utilité, c'est l'abeille, vulgairement nommée mouche à miel ⁽²⁾.

Tandis que c'est le Bombyx à l'état de larve que l'on cultive, c'est l'abeille adulte que l'on élève. Et l'abeille offre cet avantage sur le ver à soie, de s'acclimater dans tous les pays, des régions les plus froides aux climats les plus chauds.

Nous avons un insecte indigène qui produit un miel très succulent; c'est le bourdon, improprement appelé *taon* dans nos campagnes. Malheureusement la culture en est impossible, par ce fait qu'il n'y a guère que les femelles qui résistent aux froids de l'hiver.

Il existe sur notre continent, dans l'Amérique méridionale, un insecte qui remplace l'abeille et qui fabrique, lui aussi, un miel d'une excellente qualité; c'est la Mélipone scutellaire (*Melipona scutellaria* L.). Il est tout probable qu'elle finira par disparaître devant la concurrence énorme que lui fait l'abeille. Mais je reviendrai sur ce sujet en temps et lieu.

Puisque nous en sommes aux aliments, parlons de l'insecte comme comestible.

On ne mange plus d'insectes, de nos jours, dans les pays civilisés, quoique, autrefois, on en ait fait une consommation considérable chez les Romains, qui considéraient comme nourriture de luxe la larve de certaines espèces. Ce sont sans doute les huîtres et les escargots qui ont supplanté ces larves-là dans l'estime des gourmets. On dit que les Chinois—ceux d'aujourd'hui comme d'autrefois, puisqu'ils ne sont guère susceptibles de changements dans leurs mœurs et dans leurs coutumes—sont très friands des larves de certains coléoptères et de la plupart des

(2) Le miel est le produit de la transformation que subit, dans le premier estomac de l'abeille ouvrière, une sorte de jus sucré, le nectar, que celle-ci puise avec sa languette dans le calice des fleurs et qu'elle dégorge, une fois élaboré, dans les alvéoles des rayons ou gâteaux de cire. La récolte du miel est le but principal de l'élevage des abeilles. Il y en a plusieurs espèces; la plus importante est l'abeille mellifère (*Apis mellifera* L.) Connue dès la plus haute antiquité, cette espèce est la Déborah des Hébreux, la Mélitta des Grecs, et l'Apis des Latins. On la croit originaire de la Grèce ou de l'Asie Mineure, d'où elle aurait été introduite successivement dans toute l'Europe. Or peut affirmer qu'elle s'est acclimatée dans tous les pays du monde.

gros lépidoptères, dont ils mangent même les chrysalides. Ils ne font en cela que ce que font la plupart des peuplades d'Afrique et de l'Amérique méridionale.

Il est un mets très recherché en Afrique : les sauterelles, que l'on fait sécher, griller, ou que l'on apprête d'autre façon, et qui constituent, disent les voyageurs, un plat excellent. C'est heureux, car l'extrême abondance de ces insectes dans certaines contrées de l'Afrique, fait que, après avoir en quelques heures tout dévasté, tout rongé, ils peuvent suppléer aux famines épouvantables dont ils sont la cause.

Pour tout dire, en un mot, sur cette matière, je crois qu'il n'est pas très éloigné le temps où, dans nos centres extra-civilisés, l'on nous servira des plats d'insectes apprêtés à différentes sauces et cuits de succulente façon ; on en présente de nos jours même, de ces mets délicats, qui ne valent guère mieux : parlez-moi des viandes faisandées et des fromages raffinés ! Mais passons.

Les cochenilles ⁽³⁾ rendent aussi de grands services à l'industrie. Ce sont elles qui fournissent le carmin employé par les peintres, et cette teinture dite, dans le commerce, teinture de cochenille. Les plus belles espèces sont originaires du Mexique, où on les cultive sur une très grande échelle. On est parvenu à les acclimater en Algérie. Il s'en rencontre plusieurs espèces en Europe et dans le midi de la France, mais elles ne paraissent pas donner une teinture aussi belle, un carmin aussi brillant que ceux que fournissent les cochenilles du Mexique. Autrefois, on usait de la teinture de cochenille comme remède contre la coqueluche ; je ne sache pas qu'on la recommande de nos jours à cet effet.

⁽³⁾ Ces insectes sont des Hémiptères-homoptères ; ils constituent, dans leur ensemble, la famille des Coccides, voisine de celle des Pucerons (Aphides). Cette famille des Coccides est très intéressante à étudier et offre de curieuses particularités. On en connaît au-delà de trois cents espèces divisées en quatre tribus. L'espèce type est le *Coccus cacti* L. ou Cochenille proprement dite. La culture de la Cochenille était autrefois une industrie très répandue et la source de revenus considérables. On la délaisse peu à peu aujourd'hui ; depuis la découverte des couleurs de la houille, elle a perdu de son importance comme couleur colorante.

Les cantharides, dont on compte plusieurs espèces, sont employées avantageusement en pharmacie comme vésicants. On en faisait autrefois une consommation considérable. Les espèces que l'on rencontre dans le commerce sont propres au midi de l'Europe et de l'Asie, et à l'Amérique du Sud. Nous avons cependant dans notre faune un insecte qui pourrait être utilisé de la même manière, quoique à un degré un peu moindre peut-être; c'est un coléoptère qui ressemble beaucoup à la cantharide vésicatoire d'Europe; il est d'ailleurs de la même famille. Nos naturalistes le désignent sous le nom de *Pomphopoea aenea*, Say.

Telles sont les principales espèces d'insectes remarquables dans l'industrie et le commerce. Elles sont bien peu nombreuses dans la légion immense de ces petits êtres si puissants, si intéressants et si peu étudiés! Mais combien n'y en a-t-il pas d'autres, que l'on pourrait exploiter et qui, par leur travail ingénieux, fourniraient de nouveaux aliments pour nos tables, de nouveaux draps pour nos vêtements, de nouveaux remèdes aux maladies qui nous affligent! Hélas! l'insouciance nous accable; on vit comme si l'on n'était pas de ce monde; on ne s'inquiète pas de connaître ce qui nous entoure; trop souvent même on ridiculise ceux qui s'occupent de ces choses!

Non; puisque la terre est notre domaine, parcourons-la; étudions les êtres qu'elle porte et sachons nous convaincre, une bonne fois, qu'il n'y a rien de méprisable ici-bas et que rien n'est indigne de notre attention. N'oubliez pas, enfants, que ce miel qui vous délecte, c'est un chétif insecte qui le fabrique; n'oubliez pas, jeunes filles, que ces soies luxueuses dont vous faites vos toilettes, celle qui les a tissées, c'est une chenille que vous qualifiez de l'épithète immonde. Enfants, soyez reconnaissants envers l'insecte chétif; jeunes filles, remerciez l'immonde chenille.

* * *

La nature a doué les insectes d'une prodigieuse fécondité. Comment, sans cela, auraient-ils pu échapper à la destruction

totale, devant la guerre acharnée que leur font tous les animaux coalisés contre eux? Et c'est parce qu'ils sont faibles qu'ils sont féconds; c'est une des lois de la vie animale et de la vie végétative. Et même, toutes les espèces ne sont pas fécondes au même degré, car toutes ne sont pas au même degré exposées à la destruction. Les espèces varient donc entre elles sous le rapport du nombre d'oeufs que pondent les femelles.

Ce nombre qui est rarement moins de vingt, peut même, selon les espèces, s'élever à plus de cinq cents. Quelle force de reproduction capable en dix ans de peupler tellement le monde, qu'il n'y aurait place pour aucun autre être vivant!

Que l'on en juge par ces chiffres. "La mère puceron, dit Geoffroy, pond de quinze à vingt oeufs en un jour, sans paraître moins grosse. Si l'on prend une de ces mères et qu'on la presse doucement, on fait sortir de son abdomen encore un plus grand nombre d'oeufs de plus en plus petits qui filent comme des grains de chapelet, si bien qu'une seule femelle peut en produire de cent à cent quinze. Donnez à ce puceron dix générations dans la saison, il en résulte qu'à l'automne, il aura produit un quintillion (1,000,000,000,000,000) d'êtres de son espèce, résultat qui serait trente fois plus fort si on y ajoutait la génération ovipare".

Et je n'ai mentionné là qu'une famille d'insectes. Combien de temps faut-il à la chrysomèle (bête à patate) pour infester totalement un champ de pommes de terre! aux némates pour couvrir les groseilliers de leurs larves voraces! aux sauterelles pour ravager toute une moisson!

Heureusement, si la Providence n'a mis, pour ainsi dire, aucune limite à cette fécondité, elle a placé là des gardiens fidèles chargés de la destruction du trop grand nombre d'insectes.

Tout s'entre-mange ici-bas, tout s'entre-combat, tout s'entre-détruit: c'est la grande lutte pour l'existence. Les plus forts pourchassent les plus faibles, les plus voraces dévorent les plus timides, et le nombre est effrayant des êtres qui, dans le court espace d'une heure, sont tombés dans cette lutte de tout instant.

Faible, timide, attrayant et varié comme il l'est, l'insecte est naturellement recherché par une foule d'êtres plus forts, plus

audacieux que lui. Il te fallait donc, pauvre insecte, pour ne pas disparaître en un jour, cette fécondité merveilleuse qui est ta force contre l'anéantissement qui te guette partout!

L'insecte, comme d'ailleurs la totalité des êtres, ici-bas, a trois genres d'ennemis: ses semblables d'abord, ses supérieurs, puis ses inférieurs.

Ses semblables; ne les méprisons pas pour cela: ils se font la guerre entre eux, comme nous nous la faisons entre nous, avec cette différence qu'ils agissent par instinct et nous, par passion. Les plus forts font la guerre au grand jour: ce sont les cicindèles pourchassant et dévorant les mouches et autres diptères; ce sont les carabes et les calosomes, broyant tout ce qui passe à portée de leurs mandibules; ce sont les coccinelles, faisant une consommation énorme de pucerons. Les plus faibles, au contraire, agissent par ruse. Ainsi le frère ichneumon voit-il se promener paresseusement une chenille rondelette et dodue, immédiatement il la suit, et profitant de son sommeil, il déposera sous son épiderme une bonne douzaine d'oeufs, qui, à leur éclosion, donneront passage à autant de petites larves, très satisfaites de se nourrir à même cette proie facile. Celle-ci en mourra, mais l'ichneumon aura assuré l'existence de sa nombreuse progéniture.

Je pourrais donner mille autres exemples.

Parlons maintenant des ennemis du dehors. Nous commencerons par les êtres inférieurs à l'insecte sous le rapport de la force et de la conformation; pour finir par ceux qui lui sont supérieurs sous ces mêmes rapports.

Un fait démontré par l'observation, c'est qu'il existe des épidémies chez les insectes, comme il en existe pour l'homme. Il en meurt des milliers que l'on rencontre un peu partout, cramponnés aux végétaux sur lesquels ils cherchaient leur nourriture. Je ne sache pas que personne, jusqu'ici, ait cherché à reconnaître la cause de ces épidémies. Elles ne sont certainement pas dues aux intempéries: si j'en excepte les grands froids qui tuent, l'insecte résiste à tout ce qui pourrait ébranler la constitution d'êtres forts. Qu'on n'aille pas croire non plus que ces pauvres victimes se soient empoisonnées aux plantes dont elles ont

mangé: leur merveilleux instinct n'aurait pas pu les tromper ainsi; et d'ailleurs, les insectes changent rarement, très rarement leur nourriture: chaque espèce a son mets et y reste fidèle. A quoi donc sont dues ces épidémies qui font disparaître en quelques jours toute une espèce, souvent même tout un genre d'insectes? Je ne saurais me prononcer; cependant je suis porté à croire que certains microbes s'attaquent aux insectes, comme un grand nombre d'autres s'attaquent à l'homme. Et pourquoi ce petit monde n'aurait-il pas, lui aussi, ses choléras, ses typhus? Comment expliquer autrement ces maladies subites qui ravagent en un jour tant de représentants de ce petit monde mystérieux?

Mais leurs ennemis les plus redoutables sont les petits animaux supérieurs en force et en organisation, je veux dire les petits mammifères et les oiseaux. •Ceux-ci, surtout, leur font une guerre acharnée.

La plupart des insectes étant nuisibles à l'agriculture, il est de toute nécessité de protéger leurs ennemis, de nous les associer pour nous débarrasser des espèces qui sont une cause de destruction de nos récoltes. On me saura peut-être gré de faire ici une liste de nos plus utiles auxiliaires.

Voyons d'abord chez les mammifères.

La Taupe est un petit animal qui est loin d'avoir les égards de nos cultivateurs et qui, cependant, les mérite à un bien haut degré. Dans nos campagnes, où, en certains endroits, elle est assez commune, on lui fait une guerre acharnée, et cependant, elle, la pauvre proscrite, ne cesse de rendre les plus grands services. Pour éviter ses persécuteurs, elle se tient caché tout le jour, dans les longues galeries qu'elle s'est creusées sous terre; mais que vienne la nuit, aussitôt elle se met à l'oeuvre, et malheur aux larves et aux vers qu'elle rencontrera sur son passage. Aussi je ne saurais trop répéter aux cultivateurs: Epargnez la Taupe, c'est une amie à vous, c'est une auxiliaire dans vos travaux; et loin de chercher à la détruire, amenez-la dans vos champs: le nombre de larves dont elle vous délivre vaut bien les petits monticules qu'elle y élève et les galeries qu'elle s'y creuse.

La Taupe proprement dite n'existe pas dans notre faune. Elle

est remplacée par de petits mammifères qui s'y rapprochent par leurs moeurs autant que par leurs formes. Les deux plus remarquables sont la Parascalope (*Parascalops breweri* Bach), et la Condylure (*Condylura cristata* L.) Ces petites bêtes passent la plus grande partie de leur vie à la poursuite des lombrics et des larves dans les longues galeries souterraines qu'elles se creusent avec un art admirable. Elles sont très féroces et s'attaquent à tous les animaux, insectes, reptiles, grenouilles, qui s'égarent dans leurs galeries. Elles sont utiles, puisqu'elles font des vers et des insectes leur principal aliment; cependant, par leur trop grand nombre, elles peuvent causer des dégâts, coupant les racines des plantes pour creuser leurs galeries et bouleversant parfois les jeunes semis jusqu'à en compromettre la levée. Je ne sache pas qu'elles causent de tels dommages dans notre province.

Il ne faut pas confondre la Taupe avec le Mulot (*Microtus pennsylvanicus* Ord.). Tandis que celle-là ne vit que d'insectes, celui-ci est un rongeur qui s'attaque aux racines dont il fait sa nourriture. Il est d'ailleurs très facile de les distinguer l'un de l'autre, la Taupe ayant le museau très allongé, quelquefois pourvu, à l'extrémité, de lanières en forme d'une étoile, tandis que le Mulot a toute l'apparence d'une Souris; il est d'ailleurs de la même famille.

La Musaraigne (*Sorex albibarbis*, Copr.) est un petit mammifère qui a beaucoup l'apparence de la Souris, sauf le museau qui est beaucoup plus allongé. Elle ne se construit pas de galerie, comme la Taupe, mais elle niche sous les souches, les troncs d'arbres ou les écorces. Ce petit animal, que l'on rencontre rarement le jour, se promène, la nuit, dans les jardins et les champs à la recherche des larves dont il fait une consommation considérable.

La Chauve-Souris (4) est loin d'avoir l'estime que lui mérit-

(4) Les Chauves-Souris (que l'on désigne généralement sous le nom de "souris-chaudes", dans nos campagnes), sont des mammifères pourvus d'ailes, et qui constituent un ordre bien distinct sous le nom de *Chéiroptères*, mot qui signifie animaux à mains en formes d'ailes. En effet leur faculté de voler leur vient de ce que les quatre doigts de leur main sont considérablement allongés et servent à tendre comme les baleines d'un parapluie une membrane souple et élastique qui les relie entre eux. Cette membrane, qui est

tent les services qu'elle rend. On la voit, dès la chute du jour, se livrer à une chasse incessante qui se continue tard dans la nuit. Elle vit uniquement d'insectes qu'elle saisit au vol, et qu'elle pourchasse même quelquefois jusque dans nos appartements où, généralement, elle trouve la mort. Quelle manie de destruction afflige l'humanité! L'homme tue pour le plaisir de tuer, se basant uniquement sur cet instinct brutal qui le porte à voir des ennemis dans tous les êtres qui l'entourent. Il tue sans prendre la peine de se demander s'il a raison ou tort. Il tue sans se préoccuper de savoir si l'être qu'il anéantit est un ami ou un ennemi. Et d'où vient cette terreur que cause à l'homme un objet que son imagination lui montre comme monstrueux et repoussant? Vous, que rempli d'effroi la légère Chauve-Souris qui s'est aventurée dans votre demeure, à la poursuite des insectes qui y viennent voltiger autour des lumières, contenez un peu le désir de meurtre qui s'est emparé de vous; laissez de côté vos instruments de torture; laissez planer en paix le petit mammifère. Soyez sans crainte, il ne brisera rien; quittez toute frayeur, il ne vous fera pas de mal; il n'en veut qu'aux moustiques, vos ennemis. Voyez; fatiguée maintenant de sa course folle et de ses multiples chevauchées dans le vide, la Chauve-Souris est allée se reposer un instant, se fixant, tête vers le sol, à une saillie quelconque, cadre ou boiserie. Ne l'effrayez pas. Examinez-le maintenant, ce petit animal que votre imagination vous montrait si repoussant et à qui la superstition ignorante attribue tant de crimes; est-il donc si laid? est-il donc si méchant? Son regard est certainement moins féroce que celui que vous lui lanciez tout à l'heure. Pauvre petit, comme il doit être désabusé! Il croyait entrer chez un ami, et voilà que celui-là même à qui il rend service veut l'exterminer! Non!

constituée par une expansion de la peau des flancs, se prolonge jusqu'aux membres postérieurs et jusqu'à la queue.

Les Chauves-Souris se rencontrent dans tous les pays. On en compte plus de cinq cents espèces, réparties en un grand nombre de genres. Quelques-unes sont de tailles fantastiques: le *Pteropus edulis*, de l'archipel Malais, ne mesure pas moins de cinq pieds d'envergure; son corps seul a près de quatorze pouces de long. C'est cet animal qui a donné lieu à la légende du vampire.

Nos espèces, toutes insectivores, sont de la taille d'une souris. La plus commune est le *Vespertilio Subulatus Say*.

laissez vivre la Chauve-Souris: demain elle recommencera sa chasse. Laissez-la vivre, elle qui ne vit que de vos ennemis.

Tels sont les principaux petits mammifères qu'il convient d'épargner.

Après eux viennent les reptiles, comprenant les grenouilles, les crapauds, les couleuvres et les lézards. Pauvres déshérités de la nature, avec quels soins—couleuvres et crapauds surtout—ne doivent-ils pas se dérober aux regards de l'homme, leur plus mortel ennemi! Cependant ne sont-ils pas les protecteurs de ses jardins, de ses champs! C'est surtout les enfants qu'ils ont à craindre. Hélas! pourquoi n'enseigne-t-on pas aux enfants à respecter ces reptiles inoffensifs! Comme je m'estimerais heureux et combien grande serait la cause gagnée, si, implorant en ces lignes pour le crapaud repoussant d'aspect, pour la couleuvre dont le seul crime est de ressembler au serpent et d'inspirer une terreur irraisonnée—puisque nous n'avons pas de reptiles dangereux dans notre faune—si implorant pour ces êtres bien-faisants, je voyais désormais leurs persécuteurs d'hier devenir leurs protecteurs de demain et accorder à ces petits animaux l'estime qu'ils méritent par les services qu'ils nous rendent!...

Puis viennent les oiseaux. C'est dans cette classe surtout que l'agriculteur trouve de nombreux amis. Je l'ai dit et je ne saurais trop le redire: au trop grand nombre d'insectes Dieu n'a eu qu'à opposer quelques petits oiseaux. Sans cette guerre acharnée qu'ils leur font, la terre serait bientôt la proie de ce monde innombrables des petits êtres; tout serait détruit, anéanti; l'homme lui-même ne saurait se défendre contre les myriades d'insectes qui l'attaqueraient. Chers oiseaux, fidèles défenseurs, comme peu l'on reconnaît vos services! Quel plaisir ne prend-on pas à vous tuer, vous qui, tout en veillant à nos moissons, venez jusque sous nos fenêtres nous dire vos chansons joyeuses!

Quand sont venus les beaux jours du printemps, allez, afin de boire aux chauds rayons du soleil et à la douce brise naissante, allez vers les bois qui environnent la ville. Un spectacle navrant va bientôt s'offrir à votre indignation: des désoeuvrés de toutes sortes sont là, le fusil à l'épaule, tuant sans pitié ni

vergogne tous ces pauvres oiseaux qui passent à leur portée. Fauvettes et Pinson ne sauraient trouver grâce devant ces bourreaux avides d'un jeu barbare: il faut tuer, il faut tuer sans cesse. L'instinct de la bête féroce s'en donne à coeur joie. Vous n'entendez que détonnation sur détonnation. Pour ces pauvres oiseaux, la mort implacable siffle d'arbre en arbre, et la terreur plane chez tous les faiseurs de nids: Pics, Orioles et Moucherolles qui étaient venus égayer les paysages de leurs couleurs variées, Pinsons, Grives et Fauvettes, qui joyeux, chantaient pour nous leurs plus joyeux refrains, tous, par ces hommes à coeur de fauve, sont pourchassés, sont traqués, sont tués! C'est insensé; plus que cela, c'est barbare! Je ne comprends pas que les autorités n'aient pas, depuis longtemps, opposé à ces tueries systématiques, une loi de protection pour les oiseaux, ceux qui, surtout, loin de causer du tort, sont les gardiens de nos bois et de nos moissons.

Il serait trop long d'énumérer tous les oiseaux qui font des insectes leur principal aliment; je ne nommerai ici que les plus remarquables.

Les Fauvettes sont en général des oiseaux de petite taille, très variés dans leur plumage; seul leur gosier souple et puissant nous révèle leur présence, cachées qu'elles sont dans les feuillages les plus touffus. Nos espèces les plus communes sont: la Fauvette d'Amérique, la Fauvette jaune, la Fauvette à tête cendrée, la Fauvette de Pennsylvanie, la Fauvette à poitrine noire, la Grive couronnée, la Fauvette trichas, le Moucherolle doré, etc., etc.

Les Hirondelles sont, et je suis heureux de le faire remarquer, de tous les oiseaux les plus respectés dans nos campagnes. On les aime; on les laisse en paix faire leurs nids sous les toits des granges; en certains endroits, c'est à qui même donnera la meilleure hospitalité à ces charmants ailés. Les services qu'elles rendent en retour sont incalculables, comme est incalculable le nombre des insectes qu'une seule hirondelle en un jour donnera en pâture à sa couvée. Nos espèces les plus connues sont l'Hirondelle pourprée, l'Hirondelle à front blanc, l'Hirondelle des granges et l'Hirondelle des rivages.

L'Engoulevent a presque les mêmes habitudes que la chauve-souris. Comme elle, il apparaît au coucher du soleil, et comme elle il prolonge sa chasse tard dans la nuit. C'est un oiseau peu connu, quoique très commun en certains endroits. C'est lui qui, dans une fantastique chevauchée à travers les airs et dans une continuelle série de tournoiemens bizarres, mêle à intervalles égaux, par les beaux soirs d'été, sa note discordante et criarde aux bruits confus qui montent des rues de la ville.

Cet Engoulevent, que nos paysans appellent le Mangeur de maringouins, car ils n'ont pas été sans observer la chasse continuelle qu'il fait aux insectes, est le *Chordeiles Virginianus Gmel.* des naturalistes. On le désigne communément sous le nom d'Engoulevent d'Amérique.

A cette même famille se rattache l'oiseau que les Anglais appellent Whip-poor-will, et que, dans nos campagnes, l'on nomme du joli nom de *Boipouril*, à cause de son cri. Il a d'ailleurs presque les mêmes habitudes nocturnes.

Les Pics, que l'on désigne généralement sous le nom de Pic-bois, font une guerre acharnée aux larves qui s'attaquent aux arbres. Ces oiseaux sont si bien connus, que je n'ai pas à les décrire. Quel est celui qui, dans une promenade à travers bois, n'a pas entendu ces oiseaux frappant de leur bec, à coups redoublés, le tronc des arbres? C'est leur manière à eux de découvrir leurs proies : après avoir ainsi frappé l'écorce, ils prêtent l'oreille; et si quelque bruit révèle la présence d'une larve, ils l'ont vite, pour s'en repaître, retirée de sa cachette. Puis ils recommencent leur exploration, frappant de nouveau de-ci, de-là, jusqu'à ce qu'ils trouvent une autre proie. Nos principales espèces sont : Le Pic doré, communément appelé *Pivart* ou *Poule des bois*, le Pic minule, le Pic maculé et le pic à huppe rouge. Ces oiseaux, faciles à découvrir par le bruit qu'ils font en frappant sur les écorces, font la joie de ces chasseurs désœuvrés dont j'ai parlé plus haut; le nombre de ceux qui tombent ainsi chaque printemps, sous le plomb de ces farceurs sinistres, est presque fantastique.

Je ne terminerais pas si je cherchais à décrire tous les oiseaux qui rendent ainsi d'incalculables services à l'agriculture. J'ai

nommé les principaux, mais combien n'en reste-il pas? Les Etourneaux, le Goglu, les Coucous, les Moucherolles, certains Pinsons, etc., etc., ne le cèdent en rien aux précédents pour le nombre d'insectes qu'ils dévorent en tout temps.

Oui, encore une fois, il serait à désirer que le gouvernement édictât—et surtout les fit respecter—les lois les plus sévères contre ceux qui se font un jeu barbare de dépeupler nos forêts et nos champs de ces oiseaux si utiles.

Germain Beaulieu,

de l'École littéraire.

Haverendrye — Son Ouvre

DÉCOUVERTE DU FORT SAINT-CHARLES, DES RESTES DU
P. AULNEAU, S.J. ET DU FILS AÎNÉ DU DÉCOUVREUR
ILE-AU-MASSACRE.



LES hommes de génie qui, par la grandeur de leurs entreprises ou l'éclat de leur courage, ont buriné leurs noms aux pages de l'histoire, ont rarement reçu de leurs contemporains le tribut de reconnaissance qui leur était dû.

Méconnus, ignorés et souvent méprisés de leur siècle, ils n'ont goûté de la gloire que les fatigues et les travaux, et l'envieuse calomnie qui s'acharnait à leurs oeuvres pour en ternir la rayonnante splendeur.

C'est ainsi, pour ne parler que des illustres découvreurs d'Amérique, que Colomb reçut des chaînes pour avoir révélé un continent nouveau au monde étonné; que Hudson périt misérablement, abandonné dans la baie glaciale qui porte son nom; et que La Vérendrye mourut dans l'oubli et la pauvreté, traité comme un trafiquant de fourrures, âpre au gain, après avoir ouvert la route de l'ouest canadien jusqu'aux Montagnes Rocheuses.

Le silence se fit autour du tombeau de LaVérendrye. Ses enfants, écartés des pays d'en haut par ses successeurs jaloux de sa gloire, moururent sous les drapeaux de Montcalm et furent jetés sur les côtes du Cap Breton dans le naufrage de l'*Auguste*.

La raison de ce phénomène si attristant, c'est que les hommes qui s'élèvent jettent dans l'ombre les médiocres et les incapa-

bles. Sentant l'impuissance de leurs efforts à se grandir, ces derniers ont le coeur corrodé par l'envie, ils se répandent en injures contre ceux qui prennent une trop large part du soleil.

Aussi il faut entendre la clameur qui s'élève du camp de ces pygmées. Comme ces plantes malfaisantes qui poussent dans l'obscurité, ils déversent leur venin subtil sur les hommes de valeur dont ils veulent tuer la réputation grandissante. Ne pouvant rien édifier, ils se contentent de détruire.

Les détracteurs de La Vérendrye eurent beau jeu. Il était pauvre et sous Louis XV les avenues du pouvoir se payaient le plus souvent. Tout avait son prix, excepté le mérite. Les galons dorés et les avancements dans les carrières officielles s'achetaient en pièces sonnantes, afin de défrayer les folles dépenses d'une cour décadente. Ce spectacle si navrant de vénalité triomphante serait trop désolant si la justice ne venait jamais reprendre ses droits et assigner à chacun ce qui lui appartient.

La réhabilitation de LaVérendrye fut tardive, car le dernier survivant de cette famille passa en France et il ne resta plus personne au Canada pour prendre sa cause en main. Elle est aujourd'hui en bonne voie de se faire. Son nom vengé des basses accusations dont on l'avait chargé, va désormais briller dans notre histoire, comme celui du pacifique conquérant du Nord-Ouest. En attendant que le bronze élève, sur le piédestal qui lui convient, son noble front nimbé de l'auréole de Découvreur de nos immenses prairies, c'est un soulagement pour nous de publier l'admirable patriotisme et le généreux dévouement de ce grand Canadien.

* * *

Les premiers voyageurs qui visitèrent nos grands lacs, attirés sans doute par la richesse du pays et la douceur du climat, ne dépassèrent pas le Saut Sainte-Marie.

Ils bifurquèrent à Michillimakinac, s'élancèrent sur le lac Michigan et pénétrèrent dans le Wisconsin et les Illinois. Ils ne s'arrêtèrent dans cette direction qu'après avoir descendu le Mississipi jusqu'au golfe du Mexique.

La première expédition de quelque importance date de 1660, alors que DesGroseilliers et Radisson en cotoyèrent la rive sud

et atteignirent la rivière Kaministigoya. Nicolas Perrot et Greysolon Du Lhut marchèrent sur leurs traces et s'aventurèrent dans l'intérieur du Minnesota.

Enfin, entre les années 1678 et 1686, La Tourette, frère de Greysolon, érigea trois forts au lac Népigon afin de s'assurer les fourrures de cette région.

Pour bien comprendre ce qui va suivre, il convient de ne pas perdre de vue le but que poursuivait le gouvernement de la colonie à cette époque. L'objectif de tous ses efforts était d'isoler les forts de la Baie d'Hudson et d'endiguer le courant qui entraînait vers le nord les plus soyeuses pelleteries du pays. L'enjeu en valait la peine, puisque ce commerce représentait des profits énormes et constituait une richesse considérable pour ceux qui pouvaient y tenir la main haute.

Le plan que s'était tracé la cour de France et qu'elle poursuivait avec ardeur, était de construire des forts sur les lacs et les grands fleuves qui allaient se décharger dans la baie, afin d'arrêter la flotte des diverses tribus, avec leur riche moisson, à ces points stratégiques. S'avancer aussi loin que possible dans le nord aux jonctions et aux débouchés des principales rivières, de manière à commander les avenues qui menaient à la baie et retenir les fourrures aux comptoirs français, telle était la politique d'alors. Pour mettre ce projet à exécution, il fallait évidemment pénétrer dans l'intérieur de l'ouest et barrer le passage aux Sauvages, sur les lacs Winnipeg, Manitoba et Bourbon et sur la rivière Saskatchewan. Il fallait également un homme bien doué pour pousser cette entreprise à bonne fin. Elle exigeait un chef habile, conciliant, d'une endurance à toute épreuve, plein de tact et de ressources. Le gouverneur de Beauharnois, qui était à la tête de la Colonie, eut le mérite de reconnaître les qualités supérieures de LaVérendrye et de le désigner pour cette expédition si difficile.

Ce choix lui fit honneur.

* * *

LaVérendrye se trouvait en 1727 au lac Népigon où il était en charge des trois forts fondés par La Tourette. Ce fut sa pre-

mière étape vers les Montagnes Rocheuses. En face de lui, se dressait une longue chaîne de rochers arides et désolés, du flanc desquels bondissaient des cours d'eau tumultueuse, qui se brisaient çà et là en cascades infranchissables ou se perdaient en savanes tremblantes. Et par-delà cette désolante région s'étendait une contrée inconnue, sur laquelle les Sauvages ne semblaient posséder que des idées confuses, souvent contradictoires, presque toujours inexactes.

LaVérendrye utilisa ses loisirs, pour recueillir des renseignements sur le pays qu'il allait bientôt parcourir et préparer ainsi son expédition.

Les rapports que lui firent Tacchigis, Pacco et surtout Ochahah, lui indiquaient assez bien la voie des canots jusqu'au lac Winnipeg; relativement aux pays de l'ouest, leurs récits n'étaient qu'un tissu de légendes qui ne pouvaient que tromper LaVérendrye. Les Sauvages comme les blancs ne parlent pertinemment que de ce qu'ils savent.

Les conjectures et les racontars n'ont jamais fait fortune en histoire. Or, ces chefs n'étaient pas allés plus loin que la Rivière Rouge.

C'est ainsi, par exemple, que la carte préparée par Ochakah, qui, soit dit entre parenthèse, fut la première carte de l'ouest, se contente de tracer un grand fleuve tenant par un bout au lac Winnipeg et par l'autre à l'océan Pacifique, la célèbre mer de l'ouest. Cette carte ne fait pas même mention des Montagnes Rocheuses. Elles en valaient pourtant la peine.

En atteignant le lac Winnipeg, LaVérendrye dû recueillir sur place les données voulues pour s'orienter et se porter de l'avant.

Une autre difficulté qui mit sa sagacité à l'épreuve et faillit compromettre le succès de son expédition, fut la guerre de corsaire que se faisaient les Cris et les Sioux. Il ne faut pas perdre de vue qu'il devait longer une zone avoisinant ces deux tribus et s'exposer ainsi à leurs coups. LaVérendrye l'avait bien compris et avait insisté pour qu'un fort fut érigé parmi les Sioux, afin de les tenir en respect, pendant qu'il s'avancerait au milieu des Cris.

De fait, le fort Beauharnois fut établi en 1727, au lac Pepin;

mais les Sioux se montrèrent réfractaires à toute discipline et un an avant que La Vérendrye ne débouchât sur l'Assiniboine, ce fort avait été abandonné, à cause de l'hostilité menaçante de ces Sauvages.

La Vérendrye se trouva ainsi seul au milieu de ces bandes errantes, frémissantes de haine, toujours prêtes à égorger les blancs. L'histoire ne saura jamais trop louer la haute intelligence et la fermeté de caractère du Découvreur, aux prises avec tant d'obstacles et de dangers. Ajoutons à cela, le fait qu'il ne recevait souvent que des secours insuffisants pour le maintenir dans ses positions. Ses fournisseurs qui ne voyaient dans cette entreprise que les gros rendements de la traite, lui avançaient à peine assez de provisions pour l'empêcher de mourir de faim.

Naguère les traiteurs s'équipaient à New York où les marchands anglais se montraient de bon compte. Lorsque le gouverneur Burnet eut fermé la porte aux traiteurs français, ces derniers se trouvèrent à la merci de quelques maisons de commerce de la colonie. Or ces maisons étaient peu considérables et recevaient à peine, des rares convois qui arrivaient de France, les marchandises voulues pour frêter les canots des courreurs des bois. Dans ces circonstances, le prix des marchandises se trouvait plus élevé qu'à New York.

On exigeait de La Vérendrye qu'il fondât des postes sur les lacs et les rivières, par où les Sauvages s'échappaient afin de gagner la baie d'Hudson, et, pour supporter les frais de ces constructions, on ne lui expédiait que des canots à demi chargés quand ils n'étaient pas vides. Dans des conditions si décourageantes, il vit tomber à ses côtés son neveu Christophe Dufrost de La Jemmeraye, mort de misère, son missionnaire, le P. Aulneau, S.J., son fils aîné (Jean-Baptiste) et dix-neuf de ses engagés, lâchement assassinés par les Sioux, sur une île du Lac-des-bois. La Vérendrye demeura plus grand que ses malheurs et resta inébranlable dans sa résolution d'atteindre la mer de l'ouest.

Un jour arriva toutefois où son courage connut la défaillance, et le coeur lui manqua. Ses ennemis avaient réussi à empoisonner l'esprit de la cour à son sujet. On l'avait représenté en

France comme un traiteur insatiable, qui, au lieu de servir sa patrie, soignait ses intérêts particuliers. Ces soupçons outrageants le révoltèrent. Il était bien prêt à sacrifier la vie de ses enfants et la sienne pour son roi, mais il ne pouvait laisser planer des accusations aussi injustes sur sa réputation. Attaqué dans son honneur, le seul héritage qu'il pouvait léguer à ses enfants, il descendit à Québec. Il eut à lutter contre tout un monde de préjugés et de faux rapports pour se disculper et dût en même temps soutenir des procès ruineux.

Heureusement que LaVérendrye avait un ami fidèle dans la personne du gouverneur de Beauharnois, qui épousa sa cause.

Les lettres de ce gouverneur, adressées au Ministre des Colonies, démasquèrent le mensonge, sans toutefois réhabiliter La Vérendrye.

Ce ne fut qu'après le retour du Marquis de Beauharnois en France, qu'enfin la vérité se fit jour et que l'on comprit les injustices dont on avait abreuvé son protégé. Il était trop tard. Les actes de réparations dont il fut l'objet, ne firent que jeter une gloire tardive sur le tombeau du Découvreur de l'ouest.

(à suivre)

L.-A. Prud'homme.

Notes Bibliographiques

LES PASSIONS CONTRE LES CROYANCES, par le Chanoine Paul Barbier, curé-doyen de Beaugency, ancien aumônier du Pensionnat Saint-Euverte, à Orléans. In-12 écu, 0.60, franco, 0.75. — (P. Lethielleux, éditeur, 22 rue Cassette, Paris (6e)).

Montrer qu'il existe une opposition radicale entre les passions "*in concreto*", et la religion chrétienne, et chercher là, plus qu'ailleurs, la raison de l'hostilité d'un grand nombre contre les croyances catholiques et contre l'Eglise; tel est le but de ce nouveau et très intéressant opuscule de M. Paul Barbier.

Après une analyse de la passion et de ses caractères constitutifs — analyse incomplète, malheureusement — l'auteur prouve à la lumière des faits, que notre époque, est antireligieuse parce que les passions mauvaises y règnent en dominatrices absolues. Certaines d'entre elles paraissent plus inoffensives, telles: la passion du mouvement, la passion du jeu et des sports, la passion de la chasse ou de la pêche, la passion de la politique, la passion du théâtre; d'autres sont plus ouvertement funestes, telles les cinq grandes passions du paganisme moderne: l'ivrognerie, l'envie, l'amour de l'or, l'ambition, la luxure, dont une description sommaire dévoile les réelles turpitudes; toutes sont des idoles auxquelles, bon gré mal gré, Dieu et la religion doivent être et, en fait, sont toujours sacrifiés.

* * *

EXPOSITION DE LA MORALE CATHOLIQUE. Carême 1908. — VI. Le vice et le péché: II. Leurs effets, leurs formes, leurs remèdes. — Conférences et Retraites, par E. Janvier. 1 vol. in-8 écu de 424 pp. Prix: 4 fr. — P. Lethielleux, éditeur, 22, rue Cassette, Paris (6e).

Les conférences que M. le chanoine Janvier avait consacrées, l'an dernier, à l'étude du péché dans ses caractères et dans ses causes, demandaient une suite que leur a donnée le Carême de 1908. Au cours de cette nouvelle station, l'éminent orateur de Notre-Dame a recherché quels sont les ravages apportés dans le monde par le mal moral, quelles sont les diverses formes du péché et quel en est le remède. Le recueil de ces entretiens vient de paraître. Des notes nombreuses suivent le texte, et une bibliographie opulente permettra aux lecteurs exigeants que ne contenteraient ni les discours ni leurs commentaires, de poursuivre, eux-mêmes, et très loin, leurs investigations.

La retraite pascale étudie les diverses formes du péché: vénial ou mortel, péché de la chair ou de l'esprit, péché du coeur, des lèvres ou des oeuvres. Elle en signale les remèdes: la confession, l'expiation, la réparation par la